LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE

N° 2. — FÉVRIER 1905

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

TABLE DES MATIERES DU N° 2

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : **1** fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 46 premières années, 1858 à 1903, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 (13 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 47e année 1904, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix* : 2 fr. 50 par volume. PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE.

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

La Bibliothèque théosophique nous fait parvenir les trois ouvrages suivants qu'elle vient d'éditer. Nous en donnons une appréciation dans ce numéro.

Annie BESANT. — **Réincarnation**, traduit de l'anglais par la doctoresse Mme Schultz, un vol. in-16 de 108 pages.......................... 1 fr.

C. W. LEADBEATER : **Le Credo chrétien**. Son origine et sa signification. Traduit de l'anglais. Un vol. in-16 de 160 pages............ 1 fr. 50

R. A. : **Histoire de l'Ame**. Ses véhicules et ses conditions d'existence. Un vol. in-16 de 232 pages.................................. 2 fr. 50

Ces ouvrages se trouvent à la librairie des publications théosophiques, 10, rue Saint-Lazare, Paris et à notre librairie, 42, rue Saint-Jacques.

DERNIERS OUVRAGES PARUS

ALBERT DE ROCHAS : **Les Frontières de la Science.** — 1re série : État actuel de la Science psychique. — Les propriétés physiques de la force psychique. — La physique de la Magie........................ 2 fr. 50

2e série: Lettre ouverte à M. Jules Bois. — Les localisations cérébrales. — Les actions psychiques des contacts, des onctions et des émanations. — La lévitation du corps humain, nombreuses gravures.............. 3 fr. 50

— **L'Envoûtement.** Documents historiques et expérimentaux, 2e édition, revue.. 1 fr.

M. SAGE : **Madame Piper** et la *Société Anglo-Américaine* pour les Recherches psychiques. Préface de CAMILLE FLAMMARION .... 3 fr. 50

La Zone-Frontière entre l'autre monde et celui-ci .... 3 fr. 50

Le Sommeil naturel et l'Hypnose, leurs phases, leur nature ; ce qu'ils nous disent en faveur de l'immortalité de l'âme................. 3 fr. 50

LÉON DENIS : **Dans l'Invisible** ; Spiritisme et Médiumnité ; traité de Spiritualisme expérimental.................................. 2 fr. 50

GABRIEL DELANNE : **Recherches sur la Médiumnité**, étude des travaux des savants. — L'écriture automatique des hystériques. — L'écriture mécanique des médiums. — Preuves absolues de nos communications avec le monde des esprits. — Fig. dans le texte........................ 3 fr. 50

A. BARMOND: **Somnambulisme et thérapeutique** ; remèdes éprouvés de sources différentes.. 2 fr.

Le problème de l'Au-delà. Conseils des Invisibles recueillis par le général A... Véritable bréviaire spirite......................... 1 fr. 50

EMM. DARCEY : **L'Homme terrestre.** — Œuvre absolument remarquable.. 2 fr. 50

Prof. MOUTONNIER : **A ceux qui doutent et à ceux qui pleurent.** Ouvrage recommandé.. 1 fr. 50

Baron CH. DE REICHENBACH : **Les phénomènes odiques** *ou Recherches physiques et physiologiques sur les dynamites du Magnétisme, de l'Électricité, de la Chaleur, de la Lumière, de la Cristallisation et de l'Affinité chimique* considérés dans leurs rapports avec la *Force vitale*........... 8 fr.

J. MAXWELL : **Les Phénomènes psychiques**, Recherches, Observations, Méthodes, 2e édit. 1 vol. in-8o.................................. 5 fr.

France DARGET : **Poésies nouvelles précédées de premières poésies**.. franco 2 fr. 40

— **Pour la défense des « Oberlé »**..................... 0 fr. 50

E. JOLLIVET-CASTELLOT. — **La Science alchimique.** Ouvrage orné de nombreuses gravures... 5 fr.

CH. D'ORINO : **Les Contes de l'au-delà**, sous la dictée des Esprits. Un vol. in-18 jésus.. 3 fr. 50

NŒGGERATH (Mme R.). — **La Survie.** — *La réalité, Sa manifestation, Sa philosophie.* — ÉCHOS DE L'AU-DELA (quelques exemples reliés restent encore (1).. 4 fr. 50

FELIPE SENILLOSA : **Evolution de l'âme et de la Société**, traduit de l'espagnol, par A. EBELOT.. 3 fr. 50

CAMILLE FLAMMARION : **L'inconnu et les problèmes psychiques**, Manifestations de mourants ; apparitions ; télépathie ; communications psychiques ; suggestion mentale ; vue à distance ; le monde des rêves ; la divination de l'avenir.. 3 fr. 50

FALCOMER : **Phénoménographie** ou recherches originales sur les facultés peu connues de l'homme, avec 17 fig........................ 1 fr. 50

ED. GRIMARD : **Une échappée sur l'infini. Vivre. — Mourir. — Revivre.** Un volume de 420 pages........................ 3 fr. 50

— **La Famille Hernadec**, roman spiritualiste.......... 2 fr. 50

KATIE KING : **Histoire de ses apparitions**, d'après les documents anglais, avec illustrations, par un adepte. Préface de M. Gabriel DELANNE 2 fr.

ADRIEN MAJEWSKI : **Médiumnité guérissante** par l'application des fluides électriq., magnétiq. et humains, 24 fig. hors texte...... 3 fr.

La Rénovation religieuse, par l'abbé X.. Cet ouvrage renferme sur l'organisation du monde, sur la personne et la divinité du Christ, des détails très intéressants et nouveaux (Épuisé)........................ 2 fr.50

D. METZGER : **Médiums et groupes.** Spiritisme et hypnotisme 0 fr.50

A. ERNY : **De l'identité des Esprits**........................ 0 fr.50

ALBERT LA BEAUCIE : **Les Grands Horizons de la vie**, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales........................ 2 fr.

Le Credo philosophique d'un franc-maçon : grand in-8° de 180 pages sur papier de luxe 2 fr. Port payé........................ 2 fr. 60

Comte CAMILLE DE RENESSE : **Jésus-Christ**, ses apôtres et ses disciples au XXe siècle.. 2 fr.

L. GARDY : **Cherchons**.. 2 fr. »

— **Le médium, D. D. Home**, sa vie et son caractère d'après des documents authentiques.. 1 fr.

Autour « des Indes et à la planète Mars », édité par la Société d'études psychologiques de Genève........................ 2 fr.50

Etude philosophique : Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir, par HENRI CONSTANT (Général FIX)........................ 2 fr. 50

Compte rendu du CONGRÈS SPIRITE et SPIRITUALISTE INTERNATIONAL, tenu à Paris, du 16 au 27 septembre 1900. Ouvrage de 730 p., gr. in-8. — *Section spirite, Section magnétique, Section hermétique, Section théosophique*, prix : 10 fr., port payé.. 12 fr.

H. M. LAZELLE, colonel de l'armée des États-Unis d'Amérique : **Matière, Force et Esprit**, ou évidence scientifique d'une intelligence suprême, traduit de l'anglais par C. MOUTONNIER, ancien professeur de l'école des Hautes Études commerciales de Paris........................ 2 fr.50

(1) Notre chère doyenne, la « BONNE MAMAN » de la Colonie spirite parisienne, va revoir son beau livre avant de le rééditer. La nouvelle édition verra le jour avec le printemps.

OUVRAGES RECOMMANDÉS (*suite*).

Occasions

BILZ : Nouvelle méthode pour guérir les maladies. La nouvelle médication naturelle. Ouvrage couronné. 1 vol. gr. in 8° de plus de 2.000 pages, avec 720 figures dans le texte, un grand nombre de planches en couleurs et plusieurs modèles démontables du corps humain et de ses organes. — Relié.... 15 fr.

— THE INDIAN EMPIRE : Histoire, topographie, climat, religion, éducation, etc., 3 volumes in-4°. Nombreuses vues topographiques, tirées à part, par les principaux artistes graveurs, par R. Montgomery-Martin........ 30 fr.

SAR PÉLADAN : Théâtre de la Rose-Croix : — La Prométhéide, trilogie d'Eschyle en 4 tableaux ; gr. in-8° de 165 pages sur papier de luxe..... 3 fr.

— Le Prince de Byzance, drame romanesque en cinq actes.......... 3 fr.

M. N. BOUILLET : Dictionnaire des sciences, des lettres et des arts. Grand in-8°, belle reliure d'éditeur, franco.............................. 11 fr.

MM. LARIVE ET FLEURY : Dictionnaire français illustré des mots et des choses, 18 séries de 160 pages chacune, grand in-4° de 5 francs la série, laissées à.. 40 fr.

Années 1894 à 1901 de la Revue de cuisine pratique « Le Gourmet ». 7 vol. in-4°.. 20 fr.

ALFRED LOISY : **L'Evangile et l'Eglise**, 2e édition augmentée ; ouvrage mis à l'index par le cardinal archevêque de Paris, rare...... 15 fr.

— **Autour d'un petit livre**.. — ...... 6 fr.

— **Discours sur la montagne**. — ...... 10 fr.

BOULES DE CRISTAL

POUR MÉDIUMS VOYANTS

de 3 à 20 francs, selon la grosseur et la qualité. Librairie spirite. Supports des boules en bois noir, 0 fr. 75, 1 fr. et 1 fr. 25 selon la grandeur.

CENTENAIRE D'ALLAN KARDEC

Edition d'une carte postale en simili-gravure, d'après un des meilleurs portraits du Maître

Par unité, 0 fr. 10 ; par douze, 1 fr. ; par vingt-cinq, 1 fr. 75 ; par cinquante, 3 fr. · par cent, 5 francs ; au-dessus de cent exemplaires à débattre.

AVIS. — Le Plateau alphabétique, très connu en Allemagne et dans l'Est de la France, nous a été souvent demandé par nos abonnés. Il est plus pratique que le guéridon classique, et peut se placer sur une table ou tout autre meuble. Nous l'enverrons *franco* gare, avec son chariot, contre mandat-poste de 15 francs. Voir le « Guéridon alphabétique », sur notre catalogue.

Appel à la Bienfaisance

Nous prions les personnes qui pourraient disposer de vieux vêtements pour les nécessiteux, hommes, femmes, ou enfants, de bien vouloir nous les adresser au bureau de la *Revue*, 42, rue Saint-Jacques ; il nous en est beaucoup demandé en ce moment. On peut envoyer en port dû.

Notre regrettée Directrice était charitable, bien des pauvres l'ont appris et pleurent son départ.

Au nombre de ceux et celles à qui sa main droite savait donner si délicatement sans que sa main gauche le sût jamais, se trouvait une septuagénaire. Mme Veuve L. Roggiero, 8, rue Saint-Louis, à Pantin (Seine), retenue dans sa mansarde par la vieillesse, la maladie, et, bien souvent par la faim. Nous prions nos frères et sœurs de vouloir bien lui faire parvenir en timbres-poste le peu que chacun voudra lui donner et nous leur transmettons d'avance les remerciements de cette digne femme.

Médiums recommandés. — PARIS

Mme Lay-Fonvielle, 26, rue d'Eylau.
Mme Bardélia, 81, boulevard de Courcelles.
Mme Pontet, 4, avenue de Clichy.
Mlle Rodière, 157, faubourg Saint-Honoré.
Mme Lorenza, 21, rue de la Condamine.

La *Revue* transmettra à tel de ces médiums les demandes de consultations qui lui parviendraient

Les médiums leur adresseront leurs réponses.

Plusieurs médiums guérisseurs se sont fait inscrire dans nos bureaux. Suivant les cas nous transmettrons au médium spécialiste les demandes qui nous parviendront,

M. J. Ouiste, secrétaire de la Rédaction, est chargé de répondre aux personnes en peine de trouver ou de choisir les ouvrages traitant de spiritisme, magnétisme, hypnotisme : il conseille les abonnés de la *Revue* sur certains points relatifs à ces sciences et donnera son avis chaque fois qu'un malade voudra bien lui expliquer son cas.

Guérisons par la médiumnité.

M. Sylvain Albert reçoit tous les jours de 1 heure à 3 heures ; soigne à domicile ; peut aussi soigner à distance, 157, boulevard de la Villette.

M. Majewski, magnétiseur-masseur, diplômé de la Faculté des Sciences magnétiques de Paris, reçoit à Paris, 5, boulevard de Strasbourg, les *mardi*, *mercredi*, *vendredi* et *samedi*. Clinique même adrèsse les *lundi* et *jeudi* de 8 heures à midi.

Mme Mathias, 38, rue de Flandre. Tous les jours (sauf le Jeudi et le Dimanche) à partir de 3 heures du soir.

REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN KARDEC



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

48e Année | N° 2. | 1er Février 1905.

NOTE. — L'abondance des matières nous oblige à remettre au mois prochain l'article de Senex. La prochaine causerie traitera des Sacrements.

LA RÉDACTION.

LA RÉINCARNATION

(Suite et fin.)

Oui, disions-nous, en terminant le précédent article, l'amour est la floraison divine de la Vie et nous ajoutons que c'est dans l'amour et par l'amour que se réalisent les *desiderata* de l'harmonique Création. Si nous avons été semés, comme au hasard, semble-t-il, dans les steppes de l'univers, il n'en est pas moins vrai que c'est dans ces champs-là, vagues espaces où s'étale dans toute son intransigeance l'individualisme le plus incoercible, que doit s'épanouir la fleur merveilleuse qui s'appelle l'amour et dont le fruit est l'universelle fraternité des âmes, au sein de l'*Unité*, caractéristique essentielle des fins du plan divin.

Au nombre des devoirs imposés à l'homme de la façon la plus catégorique, il en est un qui prime tous les autres, les résume, les confirme et c'est ce devoir primordial qui tout spécialement nous prescrit de jeter aux scories du creuset purificateur, cette égoïste et invétérée tendance, cette tare héréditaire qui pousse chacun de nous à ce qu'on appelle, en langage philosophique, la *séparativité*, c'est-à-dire le désir de s'isoler d'autrui, de se

concentrer en soi et de n'avoir pour objectif unique que la satisfaction de ses passions, de ses goûts et de ses besoins absolument personnels.

« Aimez-vous les uns les autres » fut la première parole adressée et répétée à ses auditeurs par le doux Rabbi de la Galilée, et n'est-ce point dans cet esprit-là que parlaient, enseignaient les Prophètes, les Instructeurs qui au cours des siècles, ont si souvent dit à l'humanité qu'en ces quelques mots se résument les prescriptions les plus formelles de la loi.

Hélas ! quel compte avons-nous tenu de ces enseignements réitérés ?

Regardons autour de nous et tout d'abord en nous-mêmes ; que voyons-nous, sinon que dans un sentiment d'égoïsme systématique et pour ainsi dire farouche, nous nous désintéressons de toutes joies et de toutes douleurs qui ne nous concernent pas personnellement, nous enfermant dans notre for intérieur comme dans une impénétrable tour d'ivoire et nous obstinant à ne pas vouloir comprendre qu'en dépit de notre isolement volontaire, nous sommes inévitablement solidaires les uns des autres. Dans le grand organisme social, nerveux, vibrant, sensitif, il n'est pas une souffrance qui ne retentisse en écho plus ou moins douloureux dans chacun des membres de la confédération humaine. Et c'est parce qu'il en est ainsi, que nous avons pour devoir d'unir étroitement nos mains et nos cœurs, d'associer nos pensées, nos volontés, nos efforts, pour lutter contre la misère, l'ignorance, les défaillances morales qui ne pourront être atténuées que par la collaboration active et désintéressée de tous les membres d'une sorte de ligue qu'il serait indispensable d'organiser, à savoir la « Ligue universelle du bien public ».

Il faut comprendre et ne pas oublier qu'être égoïste c'est pratiquer, dans une mesure plus ou moins large, la confiscation illégale d'une part des biens indivis qui constituent le Trésor national, sorte de réservoir où s'accumulent tous les éléments vitaux dont chacun des confédérés est en droit de bénéficier, tant au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel, moral, social, c'est-à-dire humain. Être égoïste, c'est créer à son profit un foyer d'attraction qui accapare les énergies du dehors et diminue conséquemment la somme de vie commune, autrement dit l'afflux des sucs nourriciers qui librement doivent circuler dans le gigantesque « polypier » des agglomérations humaines. L'égoïste est le parasite de tous ceux auxquels nuisent ses accaparements et n'exerce-t-il pas une espèce de « vampirisme » devenu, sans qu'il s'en doute, peut-être, l'unique but de sa vie ? (Dr Th. Pascal).

Eh bien, c'est contre cet ensemble de choses, contre ces péchés — véritables *péchés* s'il en fut — que commettent habituellement tant d'hommes, non criminels, sans doute, mais inconsciemment coupables en leur médiocrité morale, qu'il faut réagir par tous les moyens qui ont été mis à notre disposition, et ces moyens, nous pouvons et devons les mettre en œuvre.

Il est une chose que l'on ignore généralement, c'est qu'il est en nous une *force* dont on méconnaît de tous points la merveilleuse et efficace intensité. Cette force, c'est la pensée humaine, effluve de l'esprit, de l'esprit divin qui

existe, mais qui sommeille en nous. Alors que cette pensée se formule en volonté émanant de notre ultime centre de conscience où se concentrent les vibrations répétées de nos principes les plus élevés, elle fait de l'homme un inépuisable générateur de manifestations mentales dont l'énergie, parfois énorme, se mesure à celle des sentiments ou projections internes qui leur ont donné naissance.

« C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain », disait avec profondeur le vieux Montaigne qui, tout sceptique qu'il fût, avait parfois des intuitions du monde psychique qu'il ne connaissait, sans doute, qu'imparfaitement, mais dont il semblait pressentir les mystères.

Oui, certes, grand ouvrier de miracles possibles est cet homme qui s'ignore... alors que poussant ses investigations d'un bout à l'autre de l'univers dont il discipline et asservit les énergies matérielles, il méconnaît si étrangement les pouvoirs merveilleux de son âme, de cet esprit, essence même de son être qui lui suggère toutes ses inspirations, lui prête sa force, oriente sa vie et l'emporte parfois, d'un coup d'aile, en des visions supra-terrestres qu'il peut pressentir à l'occasion, mais dont il n'ose même pas franchir le seuil, prenant ces visions pour des rêves.

Fort nombreuses, très variées, sont les manifestations psychiques de la mentalité humaine dont la matière affinée, se combinant avec l'esprit et possédant la force, peut être modelée en formes innombrables, bienfaisantes parfois, mais nuisibles à l'occasion. Or, ce sont ces « formes-pensées » ainsi qu'on les appelle; qui jouent dans la vie de chacun de nous un rôle dont on ne soupçonne ni l'étendue, ni les effets incalculables. Notre « moi » pensant, doué de vibrations incessantes, dispose à ce point de l'organisme auquel il commande, que la pensée et sa réalisation se fondent et se condensent dans l'unité d'un seul acte. L'esprit-matière, devenu l'esclave docile de la volonté, s'adapte spontanément à chacune de ses impulsions créatrices.

Et que l'on ne s'y trompe point, ces formes-pensées sont tout autre chose que de vaines et passagères apparences plus ou moins semblables aux éclairs des nuées orageuses qui semblent n'en jaillir que pour disparaître aussitôt. Ces projections que l'on pourrait croire imaginaires, sont des émanations parfois visibles et colorées, suivant leur nature, au dire des clairvoyants qui en constatent les nombreuses variétés. Ce sont des êtres véritables et concrets dont la vitalité proportionnelle à l'impulsion première que leur a imprimée leur créateur, peut se prolonger plus ou moins, suivant l'alimentation que lui fournit la répétition voulue de cette impulsion initiale.

C'est ainsi que des jaillissements de formes-pensées rayonnent autour de chaque homme qui, non content de leur donner vie et force, peut encore, à son gré, les extérioriser et les diriger vers tel ou tel de ses semblables, soit en projection de haine; soit en témoignage de bienveillance ou en chaude manifestation d'amour.

« Ce n'est nullement en vertu d'une fiction poétique, dit Mme Annie

Besant, que l'on s'imagine que de bons souhaits, des pensées affectueuses ou d'ardentes prières, exercent quelque influence sur ceux auxquels ils sont adressés ou au profit desquels elles sont formulées. Cette influence existe et devient une réalité. Ces vœux, ces désirs, ces pensées forment autour de l'être affectionné une garde protectrice qui le préserve de fâcheuses atteintes, parfois même de véritables dangers.

Malheureusement, la contre-partie de ces faits consolants n'est pas moins qu'eux réelle et néfaste. La haine, force destructive, peut amener des désordres de toute nature, occasionner des maladies, parfois même conduire à la mort, en même temps qu'elle est capable de déchaîner sur le monde — alors surtout que les forces élémentales de la nature s'associent à elle — catastrophes et guerres, révolutions sanglantes et perturbations morales... telle que cette lamentable « affaire » qui, pendant des années, a divisé en deux peuples irréconciliables nos populations occidentales et sur lesquelles tournoient encore les remous de ces vagues d'injustice et de haine où ont sombré tant de consciences.

Tout autre, nous nous plaisons à le répéter, est le rayonnement d'amour qui autour des âmes élevées forme comme une sorte d'atmosphère, plus encore, crée de véritables radiations protectrices, où dans la paix, la joie et l'harmonie, vivent en santé physique et morale les parents, les familiers, les amis de ces hautes personnalités qui, en réalité, projettent sur leur entourage quelques effluves de la lumière divine dont elles sont pénétrées.

Que l'on ne s'étonne point des prodigieux résultats obtenus par l'extériorisation des mentalités humaines. L'histoire n'est-elle pas là pour nous en fournir d'indiscutables témoignages ? Combien de fois n'a-t-on pas vu des époques, sortes de phases historiques, modifiées, transformées et pour ainsi dire aiguillées sur une voie toute particulière. Sous l'impulsion donnée par tel souverain, tel législateur, tel historien, tel philosophe, tel romancier, voire même tel chansonnier populaire dont les pensées, sous mille formes, s'imprimaient en traits plus ou moins durables dans le cerveau de leurs contemporains inconsciemment suggestionnés par ces projections psychiques qui formaient comme des « courants d'idées » bienfaisants parfois, mais d'autres fois combien néfastes. Les peuples ont leurs corrupteurs, comme ils ont leurs philosophes et leurs sages et sur le terrain qu'ils offrent aux semeurs d'idées, lèvent soit des fleurs et des fruits dont bénéficient les esprits droits et les cœurs purs, soit des plantes empoisonnées dont s'intoxiquent les foules.

En voulez-vous un exemple ? Songez un instant à ce factum subversif, factieux et provocateur qui s'appelle le *Syllabus*, insolent défi porté au monde moderne et dont la pensée collective se résume en deux mots : « obscurantisme et oppression ». Dites si cette pensée ténébreuse n'a pas perverti des millions d'âmes et fait peser, sur nos populations occidentales, l'épaisse et asphyxiante nuée sortie de ce « puits de l'abîme » dont parle l'Apocalypse et auquel fit allusion Berthelot dans sa lettre lue au Congrès de Rome, en

septembre 1904. — Redoutable puissance de la pensée humaine, alors qu'elle sort des bas-fonds des âmes noires !

N'importe, et quel que soit le danger que puissent offrir ces puissances occultes, il en ressort l'idée réconfortante que ces étranges manifestations psychiques n'ont d'autre cause que le fait aujourd'hui constaté par la science, elle-même, demeurée si longtemps sceptique et réfractaire. Ce fait, l'un des plus considérables qu'auront à enregistrer les annales de notre évolution moderne, n'est rien moins que la victoire progressive et de jour en jour plus éclatante, de l'Esprit sur la Matière.

Cette matière si longtemps souveraine, cette déité sinistre à laquelle ont été dressés de si nombreux autels et qu'adorent encore, aujourd'hui, tant de fanatiques qu'aveugle leur intransigeance, la voilà qui, prise de frissons, ce semble, recule devant les vibrations de l'esprit envahissant et dominateur.

Ne voyons-nous pas, autour de nous, se succéder des découvertes inattendues, se multiplier de stupéfiants phénomènes que l'on eût autrefois bel et bien qualifiés de miraculeux? Ici, les dissociations de molécules matérielles se manifestant dans les apports à travers plafonds et murailles, dans les lévitations de corps vivants ou inanimés, dans les apparitions de fantômes aux formes flottantes, mais tangibles; là, les expériences sensationnelles où se révèlent d'inexplicables potentialités, rayons X de Rœntgen aux radiations pénétrantes, métaux de Bequerel et radium de M. et Mme Curie émettant presque inépuisablement chaleur et lumière... Tout cela n'est-il pas merveilleux et encore, n'avons-nous rien dit des déclarations des Crookes, des Azbel et des Berthelot qui, confirmant et expliquant, dans une certaine mesure, les prodigieux phénomènes que nous venons d'énumérer, attestent le fait dès longtemps entrevu que la matière amorphe, moléculaire et dissociable, divisible jusqu'à l'infini et ne se manifestant plus que sous des modalités de force et de mouvement, peut être désormais appelée une CONCRÉTION D'ÉNERGIE.

Et ce ne sont pas seulement certains métaux qui possèdent les étranges propriétés que nous venons d'indiquer, ce sont encore les êtres vivants qui émettent des radiations de natures diverses et de couleurs caractéristiques. L'on voit des effluves humains, dit M. Léon Denis (1) qui, variant de formes et d'intensité sous l'action de la volonté, imprègnent des plaques de leurs mystérieuses lueurs.

Ces influx, soit nerveux, soit psychiques, connus depuis longtemps des magnétiseurs et des spirites, commencent à intriguer fortement les physiologistes qui, en dépit de leur scepticisme, en constatent l'indéniable réalité... si bien que voilà scientifiquement prouvée cette télépathie qui jusqu'à nos jours a suscité tant de doutes et provoqué tant de discussions, tant de critiques, surtout, dont l'ironie était généralement la note dominante.

Or, il est aujourd'hui reconnu que les impulsions de la pensée, que les

1. Voir le remarquable article que cet auteur a publié dans la *Revue spirite* du mois de juillet 1904.

irradiations de la volonté se transmettent à travers l'espace, non moins que les vibrations du son, tout comme les ondulations de la lumière et vont impressionner les organismes qui se trouvent en sympathie ou affinité harmonique avec celui de l'expéditeur de ces extraordinaires messages.

C'est ainsi que le monde invisible se révèle comme étant la source des énergies qui animent le Cosmos. Les deux mondes s'associent et échangent leurs potentialités respectives. La science contrainte par ses propres découvertes s'achemine, pas à pas, vers la grande synthèse unitaire, caractéristique essentielle du « Tout vivant », car c'est cette science, elle-même, qui déclare que l'énergie paraît être la substance unique, universelle. Or, que sont cette énergie, ces forces, ces impulsions incoercibles qui, à l'état permanent, se manifestent comme les génératrices omni-présentes et omnipotentes de tous les phénomènes de la vie, sinon l' « esprit » lui-même, terme ultime, *summum* suprême des trois univers : cosmique, intellectuel et moral ?

A l'état compact ou de condensation, cette substance universelle revêt les apparences de la chose si longtemps inconnue et non définie que nous appelons la matière (avec ses trois états : solide, liquide, gazeux). Sous un mode plus subtil disons plutôt dans un état dont la potentialité s'accroît en raison directe du nombre de ses vibrations, elle constitue les phénomènes de lumière, de chaleur, d'électricité, de magnétisme d'affinités chimiques. Or, de quelle source mystérieuse émanent-ils, ces multiples phénomènes ?...

M. G. Le Bon va nous répondre: « Tout semble prouver, déclare-t-il, que tous les corps que nous appelons « simples » et par suite que toutes les manifestations physiques dues à l'apparente multiplicité de ces éléments, dérivent d'une substance *unique*, primitive, autonome qui ne serait rien d'autre qu'une « condensation de l'éther. »

Est-ce tout ? Non. Cet éther lui-même que l'on subdivise en catégories de substances de plus en plus sublimées ou spiritualisées, se perd dans les dernières circonvolutions de la spirale ascendante... et c'est alors que se résout le mystère suprême: la matière et l'esprit se combinent, fusionnent dans une réciproque et double convergence, si bien que nous pouvons répéter, après M. Léon Denis précédemment cité, qu'en étudiant l'action de la volonté sur les effluves des corps radiants, nous pourrions peut-être entrevoir le sommet culminant où la force-matière « s'intelligente », où la Pensée se change en Vie.

L'univers, disent les Sages, est un mouvement tourbillonnaire dont la cause est une *Force unique*. Cette Force qu'on l'appelle Esprit ou qu'on l'appelle Dieu peu importe.

Cette Force est-elle intelligente ?

Une seule réponse est à faire. La Force nous ne la connaissons qu'en nous-mêmes; or, étant intelligente en nous, c'est-à-dire dans le seul cas où elle nous soit connue, comment pourrions-nous concevoir qu'elle soit inintelligente ailleurs ? Et si la Cause première est intelligente, que sont

tous les mouvements qu'elle engendre, sinon l'expression de ses désirs, de ses pensées, de ses volontés?

L'univers est le verbe, l'idéation de Dieu.

Voilà ce que nous révèlent les Sages sur Dieu et la nature. Que disent-ils de l'homme?... Ce qu'ils disent, c'est qu'à partir de l'éther qui n'est qu'une série de vibrations, il faut monter, passer à travers les mondes complexes des émotions et des pensées, pour arriver là-haut, où vit et se meut l'esprit de l'homme, organisme spirituel composé de tout ce qu'il y a de plus subtil dans la substance de l'univers manifesté et où tous les facteurs qui le constituent se transforment en un principe éternel, immuable qui n'est rien moins que la Substance divine qui, vivante et personnelle, se manifeste dans l'homme, étincelle du Foyer de vie, rayon du Soleil spirituel.

Et maintenant que nous connaissons ces choses merveilleuses, que nous savons que l'esprit commande, que la matière obéit et que notre volonté, agent de cet esprit, peut projeter nos pensées autour de nous, bien loin de nous — puisqu'il n'est pas d'espace que l'esprit et la pensée ne puissent franchir – n'est-il pas tout indiqué que notre premier devoir est de les multiplier ces pensées rayonnantes, alors qu'elles sont des manifestations de bienveillance, de tolérance, de sympathie, d'amour en un mot, d'un amour dont il nous est enjoint d'extérioriser le témoignage à tous les frères qui nous entourent, sans distinction de race, de rang social ou de croyance — œuvre sainte et bénie, aussi excellente pour ceux qui donnent que pour ceux qui reçoivent et où peuvent se retremper tous ceux qui ne croient pas que la fraternité n'est qu'un mensonge, le dévouement qu'une duperie et le devoir qu'une obligation chimérique.

Si l'on ne peut nier que dans les mondes inférieurs, règne une sorte d'impulsion fatale qui, suivant la théorie darwinienne, a pu être définie la « lutte pour l'existence » c'est à nous qu'il appartient de réagir contre les prescriptions de ce véritable code d'égoïsme et d'odieuse misanthropie dont nous retrouvons la trace dans certains proverbes vulgaires, trop généralement acceptés et pratiqués : « Chacun pour soi », « charité bien ordonnée commence par soi-même », etc.

Sur la route que suivent ensemble les hommes solidaires les uns des autres, il ne doit exister ni jalousie, ni querelles, ni luttes, mais, tout au contraire, travail commun, efforts partagés, aides réciproques. Étant donné que les voyageurs ne sont pas de force égale, par la raison qu'ils sont d'âges différents, il faut que chacun s'associe au plus tôt à l'œuvre d'altruisme régénérateur qui, dans l'avenir, amènera le rapprochement des grands et des petits, des forts et des faibles, des heureux et des déshérités, ne fût-ce qu'en vertu du fait que le véritable bien pour l'homme est celui qu'il peut partager avec d'autres, sans nul détriment pour lui-même.

Remarquons qu'en dépit de l'égoïsme héréditaire qui caractérise essentiellement notre race, il existe chez l'homme, à défaut de fraternité réelle, une sorte d'instinct de sociabilité dont on retrouve l'origine et l'application dans les siècles les plus lointains de l'histoire des agglomérations humai-

nes. Dès ces époques reculées, les hommes ont compris, ne fût-ce qu'en considération de leurs intérêts respectifs, qu'il était de toute nécessité qu'ils s'associassent entre eux, pour lutter contre les dangers de toute nature dont ils étaient entourés. Aussi voyons-nous cette sociabilité parvenue à un remarquable degré de développement, dans les populations antiques de l'Inde, de la Grèce, voire même du monde romain.

Plus tard, est venu le Christianisme dont l'objectif tout spécial fut d'imposer la conception d'une fraternité générale, indépendante des lois particulières aux divers degrés de civilisation. Mais la tâche fut à peine ébauchée. Chacune des religions qui auraient dû faire converger vers un but commun les multiples capacités humaines, ayant eu la prétention d'imposer à tout venant leurs dogmes spéciaux et intolérants, la masse entière de l'humanité fut divisée en fidèles et en infidèles, les uns héritiers de la grâce, les autres condamnés aux pires supplices, condamnés et par qui? par de prétendus dieux de colère et de vengeance que l'homme, dévoyé dès ses premiers pas, s'est empressé de créer à son image.

Puis est venue la Réforme qui, en dépit de son étroitesse de conception, a libéré l'homme des intransigeances dogmatiques. Et enfin à la Réforme a succédé la Révolution française, autre réforme plus large, grâce à laquelle l'homme émancipé put enfin s'en référer à sa raison et n'accepter que ce qu'il pouvait comprendre.

Depuis cent ans, l'humanité a entrepris et presque résolu le grand problème de la suppression totale de l'esclavage. Depuis cent ans, les progrès d'une civilisation industrielle et commerciale qui, s'étant rapidement généralisée, favorise l'avènement de l'œuvre d'unification, en multipliant les points de contact entre les nationalités diverses, sont partout constatés.

Ce rapprochement des peuples, à la vérité, ne s'est pas opéré sans inconvénients, ni même sans dangers. Il a réveillé des susceptibilités, provoqué des jalousies, déchaîné des rivalités ardentes, mais il n'en est pas moins vrai qu'en dépit de ces résultats fâcheux auxquels il fallait s'attendre, se sont produites des manifestations généreuses, en face desquelles il est permis d'augurer que l'humanité, consciente ou non, sera désormais poussée vers le but qui progressivement deviendra son principal objectif : la paix universelle et l'harmonie des âmes.

Or, c'est cet idéal qu'il s'agit de poursuivre dès maintenant. Il faut qu'à la vague et instinctive sociabilité des premiers âges, succède la fraternité réelle, consciente d'elle-même, aimant sans égoïsme et se dévouant sans préoccupation d'intérêt personnel. Cette œuvre pour la réalisation de laquelle tous devront collaborer, tôt ou tard, dans une entente commune, doit tout d'abord être entreprise par des efforts isolés, individuels. Ce n'est pas vainement que nous avons été doués du pouvoir d'exprimer tels sentiments d'altruisme que nous pouvons ressentir pour nos frères en humanité, par l'émission de ces « pensées vivantes » dont il a été question plus haut, projections efficaces de notre volonté, disons plutôt en termes philosophiques, de notre *vouloir* actif et créateur et qui — mystères de l'invisible — sem-

blent avoir certaines analogies avec ces autres projections... Oserons-nous le dire ? « psycho-électriques » qu'emploie la télégraphie sans fil. Nous, aussi, nous sommes des générateurs et des générateurs psychiques. Nous, aussi, comme les dieux mythologiques qui n'étaient que la préfiguration naïvement symbolique de l'homme futur, nous pouvons, non point lancer la foudre comme le tonitruant Jupiter de l'Olympe, mais, ce qui vaut mieux, nous entourer d'un rayonnement d'effluves d'amour, flèches divines qui d'un cœur volent vers d'autres cœurs attendris et réconfortés.

Eh bien donc multiplions-les sans mesure, ces souhaits de bonheur, ces sentiments de compassion, d'encouragement, de consolation, pour les petits, les faibles, les déshérités et soyons assurés que dans la foule de ceux qui souffrent, pleurent et se désespèrent au milieu de l'indifférence générale, il se trouvera des âmes doucement surprises qui, semblables aux récepteurs de la télégraphie nouvelle, recevront, sans comprendre d'où ils leur viennent, mais avec une reconnaissance émue, ces fluides amis, ces affectueux messages qui, dans le monde mystérieux des télépathies, font vibrer à l'unisson les âmes sympathiques.

« Regardons autour de nous (1), cherchons quelque victime à défendre, quelque défaillance à soutenir, quelque douleur à consoler. Si tu as de la force en toi, fais-en profiter de plus faibles, si tu as des idées, fais-les rayonner sur les têtes qui sont encore la proie de l'ombre ; si tu as de l'amour, épanche-le en ondes vivifiantes autour de toi. »

« Ah ! sans doute, en agissant ainsi, l'on court le risque d'avoir affaire à des méchants, à des ingrats ou à des imbéciles. Eh bien, après ? Tant pis pour eux, voilà tout. Cela n'empêchera pas de recommencer celui qui porte en son âme l'amour des autres, sachant qu'il est beau par-dessus toute chose, beau d'une beauté idéale, de se donner, de se dévouer, de se sacrifier, sans l'espoir ni même le désir d'en obtenir quelque reconnaissance, uniquement parce que c'est le devoir d'agir ainsi, parce que c'est là et non ailleurs qu'est le *pourquoi* de la vie. »

« A qui n'est-il pas arrivé d'être en proie au doute, de perdre toute certitude, comme si le ciel s'était tout à coup obscurci de nuages et de se demander la bouche amère : A quoi bon se donner tant de peine, recommencer l'effort à chaque aube nouvelle... en un mot, à quoi bon vivre ? Voici la réponse. Qui s'isole est un malfaiteur. La vie égoïste est un fardeau dont il est logique que l'on songe à se débarrasser. Seule, la pensée altruiste éclaire, réchauffe, relève, vivifie, sanctifie. Si petit, si humble soit-il, l'être devient grand qui fait du bien autour de lui. A qui interroge : Pourquoi vivre ? Répondons : Pour les autres. »

Ah ! si tous les cœurs qui savent aimer faisaient ainsi déferler, dans l'espace en vagues flottantes, les douces vibrations de leurs tendresses fraternelles, combien vite deviendrait pure et sereine l'atmosphère de notre triste

(1) Cette citation est extraite d'un très bel article de M. Lucien Victor Meunier, inséré dans le *Rappel* du 25 septembre 1904.

monde, sur lequel pèsent de si lourdes vapeurs de jalousie, de malveillance et de haine qu'épaississent, sans relâche, les inextinguibles passions humaines.

Les voyez-vous, en imagination, ces pensées d'amour qui, pareilles à d'immenses vols de blanches colombes, se croiseraient en tous sens et laisseraient, sur les nuées sombres de notre ciel, le lumineux sillage de leurs ailes ?

C'est, poussés par une nouvelle vague de vie, que nous sommes revenus sur la terre, pour continuer notre voyage ou, en d'autres termes, pour avancer de quelques pas sur la voie d'une spiritualisation progressive. Mais qu'il soit bien entendu que nous n'y sommes pas uniquement descendus en vue de notre évolution personnelle. Un autre devoir s'impose à nous, celui de tendre une main amie à ceux de nos frères que nous pouvons encourager, guider dans leur pèlerinage.

Dévouons-nous donc, c'est là l'œuvre de vie. Il ne nous est pas permis de choisir d'autre chantier que celui où devront se donner rendez-vous tous les collaborateurs de bonne volonté, pas d'autre champ de culture que les sillons où nous verrons croître et mûrir la moisson que nous avons à préparer pour nos successeurs.

Nos devanciers n'ont-ils pas travaillé pour nous ? Toutes les générations sont solidaires. Chacune d'elles doit transmettre, augmenté de son apport personnel, ce qu'elle-même a reçu en héritage et c'est à nous qu'il appartient de forger, en cette vie, l'un des anneaux de la chaîne d'or qui devra rattacher, plus tard, les unes aux autres, toutes les humanités de l'univers.

Nous savons que toutes garanties nous sont données pour l'heureuse issue de notre long voyage. Nous savons que nul n'est chargé de plus d'épreuves qu'il n'en peut supporter et que sous la haute direction des « Seigneurs du Karma » le mal transitoire recule et se noie dans le courant du bien vainqueur, normal et permanent. Nous savons enfin, consolation suprême, que nous ne sommes pas seuls ici-bas et que ceux qui nous ont devancés sont là, vivant autour de nous.

Lorsque nous parlons de la « vie terrestre », il faut ne voir dans ces mots qu'un terme restrictif ne s'appliquant qu'à la vie purement physique à laquelle sert d'organisme notre corps matériel et nous rappeler que l'autre vie — nommée « erratique » par les spirites et « astrale » par les théosophes — se passe, elle aussi, dans le voisinage et dans l'atmosphère de notre bas monde. Ce qui distingue ces deux vies l'une de l'autre, c'est que la seconde, erratique ou astrale, ne nous lie pas forcément à la terre et que nous pouvons nous libérer de ses attaches à la condition que nos pensées et que nos désirs ne nous ramènent pas vers elle, invinciblement.

Ce n'est donc que d'une façon figurée que nous attribuons à la mort le pouvoir de creuser un abîme entre le monde des vivants et celui des trépassés, puisqu'il se peut fort bien qu'en mourant, nous ne soyons nullement déplacés dans l'espace.

Quoi qu'il en soit, il est une chose certaine, c'est que cet espace nous appartient et qu'il est le domaine où évoluera notre vie *réelle*, dans la

lumière, dans la magnificence, où se déploie la Création divine, en son immuable majesté.

Immuable!... Oui, c'est là le qualificatif dont l'étendue et la profondeur caractérisent le monde où s'égare notre pensée qui tressaille, en présence de ce fait, que tout ce qui constitue notre être et sa vie est inaliénable, indestructible, éternel. Les soleils pourraient s'éteindre, les terres s'envoler en poussière dans l'espace, l'univers cosmique s'évanouir et laisser vides les steppes insondables de l'infini... que nous, fils de Dieu et dieux nous-mêmes, n'en poursuivrions pas moins, d'éternité en éternité, notre incomparable destinée.

Est-il besoin de répéter, en terminant, que ces prodigieuses perspectives ne sont rendues possibles, pour nous, qu'en vertu de ces réincarnations dont nous avons essayé de prouver l'inéluctable nécessité, en ces pages où nous voudrions avoir pu rendre communicatives, plus encore, contagieuses, la joie intense, la sainte ivresse que nous donne et que donnera, plus tard, à tous les fils des hommes, la certitude de notre intangible, de notre immuable divinité... Mais pour cela, *Excelsior*! comme disaient les latins, c'est-à-dire plus loin dans l'idéal, plus haut dans la lumière, la justice et l'amour, toujours plus haut les pensées, les aspirations et les cœurs.

ED. GRIMARD.

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME

PAR N. MARION, *Président de la Cour d'appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (*suite*) (1).

§ 1er

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ?

Les hommes peuvent être divisés en deux catégories bien distinctes, les matérialistes et les spiritualistes.

Les premiers sont ceux pour qui l'idée de Dieu est importune, et qui, ne pouvant la chasser complètement de leur esprit, crient bien haut, — comme l'Impie, qu'il n'y a pas de Dieu, parce qu'ils voudraient qu'il n'y en eût point.

Conséquents avec leur désir, il affectent de ne croire à rien; par suite ils nient tout et n'admettent qu'une chose : la matière. Ni les merveilles de la nature, ni les splendeurs de la création, ni cet ordre admirable qui régit l'univers, ni cet harmonieux concours qui préside à tout, rien ne peut les éclairer. Dans la nature ils ne voient que la nature même. Sans doute, ils en admirent la grandeur, la force, la puissance; mais ils méconnaissent qu'elle ait été créée par un être supérieur.

(1) Voir *Revue* de janvier.

L'homme lui-même, dont la structure accuse la main du plus habile ouvrier ; l'homme, dont le génie et l'intelligence supérieure dénotent l'origine, l'homme ne trouve pas grâce devant eux. Pour eux, il naît, il croît et il meurt. Sorti de la poussière, il y rentre tout entier et ses débris servent à recomposer de nouveaux êtres.

« Voyez, disent-ils, les plantes et les animaux ; ils naissent d'un germe « mystérieux, s'accroissent, puis dépérissent ; et, quand vient le terme mar- « qué par la nature, ils disparaissent pour faire place à d'autres. Les géné- « rations nouvelles poussent au trépas les vieilles générations. Pourquoi en « serait-il différemment de l'homme ? La mort est la seule souveraine « d'ici-bas... »

A ce système, d'autant plus déplorable qu'il tend malheureusement à se propager, qu'on me permette d'opposer celui des Hébreux kabbalistes, tel qu'on le trouve dans le Zoav, leur principal livre religieux, d'après la traduction qu'en a faite le professeur émérite, M. Frank.

« L'homme, y est-il dit, est à la fois le résumé et le terme le plus élevé « de la création ; c'est pour cela qu'il n'a été formé que le sixième jour. Sitôt « que l'homme parut, tout était achevé, et le monde supérieur et le monde « inférieur ; car tout se résume dans l'homme, il réunit toutes les forces... »

Plus bas, on lit : « Ne va pas croire que l'homme soit seulement de la « chair, une peau, des ossements et des veines. Loin de là ! *Ce qui fait « réellement l'homme, c'est son âme* ; et les choses dont nous venons de « parler : la peau, la chair, les ossements, les veines, ne sont pour nous « qu'un vêtement, un voile, mais elles ne sont pas l'homme. Quand l'homme « s'en va, il se dépouille de tous les voiles qui le couvrent.

« Cependant, ces diverses parties de notre corps sont conformes aux « secrets de la sagesse suprême. La peau représente le firmament qui s'étend « partout et couvre toute chose, ainsi qu'un vêtement. La chair nous rap- « pelle le mauvais côté de l'univers (c'est-à-dire l'élément extérieur et sen- « sible) ; les ossements et les veines figurent le char céleste, les forces qui « existent à l'intérieur. Tout cela n'est cependant encore qu'un vêtement ; « car dans l'intérieur est le mystère de l'homme céleste... »

Ce langage qui nous entretient de notre origine, de nos destinées futures, de nos rapports avec la Divinité, a, dans sa forme mystique, quelque chose qui saisit et qui porte à la réflexion. Plût à Dieu que les matérialistes voulussent le méditer !

Malheureusement, ces insensés oubliant que « nul n'est fort contre Dieu, « que l'Univers entier serait contre lui, que l'Univers entier serait aussi « impuissant que l'atome le plus imperceptible, que le néant lui-même » (*Tissot. Méditations morales*), se laissent aveugler par leur orgueil, et se complaisent dans leur système. Avec lui, en effet, de la vie qu'ils ont reçue, ils ne doivent compte à personne, les connaissances qu'ils ont acquises sont exclusivement leur ouvrage. En conséquence, ils rapportent tout à eux et ne reconnaissent rien au-dessus.

Cette manière de voir et de faire peut être commode, mais on frémit

quand on songe à ses conséquences. Que deviennent, en effet, pour les matérialistes, les liens sociaux, les sentiments sacrés de la famille ? Les premiers sont dissous, les derniers leur sont pour ainsi dire inconnus, ou, tout au moins, sont chez eux bien amoindris. Ainsi, de ces êtres chéris que la mort leur a enlevés, que leur reste-t-il ? à peine un souvenir. Loin d'eux cette pensée consolante, qu'ils existent encore dans un autre monde et qu'ils pourront les y retrouver un jour.

Il est cependant un fait qui, à lui seul, devrait leur inspirer d'autres pensées : c'est ce respect général, universel que l'on a toujours eu et que l'on a encore pour les morts. Pourquoi en est-il ainsi? C'est, dit M. Eugène Pelletan, dans l'ouvrage déjà cité, parce que « ce corps, aussitôt tombé dans « la mort, devient quelque chose de sacré, comme si le doigt de Dieu l'avait « touché. On dirait l'autel désormais éteint du sacrifice dont la flamme est « remontée au céleste parvis. »

Continuant cette belle pensée, cet auteur ajoute : « Pourquoi ce respect « pour le moule brisé de l'homme, si l'homme ne devait être au dénouement « de la vie qu'un peu de fumier ? Ce respect est involontaire, impérieux, de « tous les temps, de toutes les nations. Il fait partie de l'âme humaine, il « est né avec elle comme un élément constitutif de son essence. S'il est une « erreur, l'âme est une erreur aussi. Il faut donc choisir: ou le néant, ou « l'homme est un mensonge. La question ainsi posée est résolue : l'im« mortalité est prouvée... ».

Telle est la manière de voir, l'opinion des spiritualistes. Ils croient, en effet, à la personnalité de l'âme, comprennent ses rapports avec le corps, déterminant sa nature, ses facultés et ont foi en ses merveilleuses manifestations. Ils reconnaissent par suite l'existence d'un Dieu créateur et souverain maître de l'Univers. A leurs yeux ce Dieu est immortel, et l'homme, par l'âme dont il l'a doué, participe aux bienfaits de cette immortalité ?

Les spirites forment une classe particulière parmi les spiritualistes. Il existe effectivement entre eux un point très important qui les sépare, celui relatif au dogme de la réincarnation dans la matière terrestre, que les spirites enseignent et que n'admettent pas, en général, les spiritualistes. C'est aussi pour cela que les premiers ont dû se distinguer de ces derniers par une appellation spéciale, qui leur est propre.

Quelle en est l'étymologie ? Elle vient, selon M. Littré, dans son dictionnaire, du mot latin, *spiritus*, esprit.

Cet auteur a, en même temps et au même endroit, défini ce que l'on doit entendre par spirite, spiritisme.

Le spirite, d'après lui, est la « personne qui prétend communiquer avec « les esprits des morts par l'intermédiaire d'un médium. »

Le spiritisme est: « La superstition des spirites. »

Quant à la première définition, elle est à peu près exacte. Mais, en ce qui concerne la seconde, je ne ferai qu'une simple observation. Lorsque l'on connaît M. Littré, que l'on sait quelles sont ses tendances, ses principes, on ne doit être nullement étonné que le spiritisme, ayant pour objet le

plus fort de démontrer l'immortalité de l'âme, ne soit à ses yeux qu'un préjugé, une superstition. Laissons-le donc dans ses idées, et faisons de sa définition le cas qu'elle mérite. Mais quelle qu'elle soit, j'ai dû la rapporter pour protester énergiquement contre elle. Non, le spiritisme n'est pas une superstition, mais bien une vérité : la suite de ce travail le démontrera.

Au fond, qu'est-il ? Est-ce une religion ? Est-ce seulement une science, une philosophie?

A cet égard, il me paraît que, n'ayant pas de culte se manifestant par des signes sensibles, par des marques extérieures, par des sacrements, par des symboles, le spiritisme ne peut constituer une religion proprement dite. C'est donc une science, une philosophie. Au reste, c'est cette dénomination que lui a donnée l'homme éminent qui, de nos jours, en a dirigé la marche.

En ce qui me concerne, et au point de vue où j'entends me placer, le spiritisme est pour moi un système, une doctrine. C'est donc ainsi que je le qualifierai et je serai par là toujours dans le vrai, parce que cette expression a l'avantage de s'appliquer à tout ce que l'on croit, à tout ce l'on enseigne, et qu'elle comprend toutes les maximes et toutes les opinions que l'on professe ou que l'on adopte sur une matière quelconque.

Mais, après tout, ainsi que me l'a écrit un confrère en spiritisme des mieux posés : — « Qu'importe la qualification à lui donner, s'il est la « lumière et la vérité, s'il est la parole de Dieu à un degré quelconque, « s'il est, — comme nous n'en pouvons douter, — le bienfait de l'amour et « de la charité communiqué à nos cœurs...? »

C'est ce que je vais tâcher de prouver.

(*à suivre*).

LA MORT N'EXISTE PAS

CHAPITRE V

ILLUSIONS D'OPTIQUE

Ayant fait allusion à ce que ma famille appelait mes « illusions d'optique », je pense qu'il est juste que je décrive quelques-unes d'entre elles qui sembleront, par leur contexture, être autre chose qu'un simple trouble momentané de mon organe visuel.

Je passerai sur de nombreux faits qu'on pourrait attribuer à des causes physiques quelconques et me restreindrai à ne relater que ceux qui ont été prouvés par la suite et qui furent le reflet, non de mon imagination, mais de quelque chose existant bien en moi auparavant.

En 1875, j'étais engagée pour donner des lectures dramatiques en différentes villes de province et c'est dans ce but que je visitai Dublin pour la

première fois de ma vie. Je descendis dans l'hôtel le plus vaste et le mieux fréquenté de la ville. Par suite de l'accueil bienveillant des habitants et les devoirs de mes affaires professionnelles, j'étais occupée jour et nuit et, lorsque je me mettais au lit, j'éprouvais un tel besoin de sommeil que, suivant le proverbe, j'aurais dormi comme une toupie, s'il n'eût existé dans cet hôtel une chose qui ne voulait pas me le permettre.

J'avais une chambre à coucher charmante, gaie, claire, jolie et contenant tout le confort imaginable mais, lorsque je m'y retirais avec la pensée d'y goûter un repos bien gagné, c'était pour me voir réveiller tout à coup et cela une demi-douzaine de fois chaque nuit par ce quelque chose (ou ce rien) inexplicable qui suspend mon sommeil toutes les fois que je suis sur le point d'avoir une « illusion d'optique » et de voir apparaître des figures, quelquefois une, quelquefois deux ou trois, parfois même tout un groupe se tenant debout à mon côté et me considérant avec des regards qui traduisent le plus grand étonnement et semblent me demander de quel droit je puis bien être là ?

Mais le plus remarquable dans l'affaire de Dublin, c'est que tous ces personnages étaient des hommes, des militaires auxquels j'ai été trop accoutumée pour me tromper. Quelques-uns étaient des officiers, les autres des soldats, les uns en uniforme, les autres en négligé, mais appartenant à l'armée. Tous semblaient animés d'un même sentiment de surprise de me voir dans l'hôtel. Ces apparitions étaient si vivantes et se reproduisaient si fréquemment que je ressentais une gêne désagréable en leur présence. On doit bien comprendre que, quelque habitude que l'on ait des « illusions d'optique », rien n'est moins plaisant que de se voir le point de mire de vingt étrangers vous regardant dormir toutes les nuits.

Le spiritualisme est, ou était « taboué » c'est-à-dire interdit à Dublin et l'on m'avait expressément recommandé de n'en point parler devant mes nouvelles connaissances. Je ne pus cependant garder à ce sujet un mutisme absolu, et un jour que je dînais chez une famille hospitalière du nom de Robinson, je lui fis part de mes aventures nocturnes de l'hôtel. Le père, la mère et le fils s'écrièrent simultanément : « Chère madame ! vous ne savez donc pas que cet hôtel a été bâti sur l'emplacement des vieux baraquements militaires ? »

« La maison située derrière et qui fait partie de la vieille construction a « dû être évacuée par ses derniers habitants qui répandirent le bruit « qu'elle était hantée. Chaque soir, paraît-il, à l'heure où les soldats avaient « l'habitude de regagner les chambrées pour se coucher, on entendait les « pas cadencés de leurs pieds gravissant l'escalier. »

— « Cela est fort possible, répliquai-je; mais ils connaissaient la maison « construite sur l'emplacement de leurs baraques, tandis que moi, je ne le « savais pas. »

∴

Ma fille aînée était venue passer quelques jours de fête avec moi après

mon second mariage et pendant le mois d'août; elle avait été fort surmenée, aussi la laissais-je reposer jusqu'à midi. Comme j'allais un matin vers cette heure-là pour la réveiller et que je sortais de sa chambre, je rencontrai dans la pleine lumière du jour, je m'en souviens bien, un homme immobile debout en dehors de la porte. Il était vêtu d'une chemise blanche à garniture de boutons noirs sur le plastron et d'un pantalon noir en laine; il avait les cheveux et les yeux bruns et sa figure me parut mince et chétive et, ce qui me frappa en lui fut une expression déplaisante et presque sinistre. Il me regarda pendant une minute puis fit demi-tour et monta rapidement à l'étage supérieur où se trouvait la « nursery » en me faisant signe de le suivre d'un geste brusque de la main.

Je rentrai chez ma fille qui, remarquant l'expression particulière que prennent mes yeux et qu'ils conservent dans ces occasions, me dit : « Mère, qu'avez-vous vu ? — Simplement un esprit, lui répondis-je, et il est monté au-dessus. » — « Quel bien cela peut-il vous faire d'avoir vu « un esprit en chemin ? » me dit Éva presque impatiemment, car cette chère enfant avait toujours témoigné une sorte de dédain et d'aversion pour les choses du spiritualisme ; et j'étais bien forcée de confesser que je ne voyais pas moi-même quel bien pouvait résulter de la rencontre d'un homme de mine farouche vêtu d'une chemise et d'un pantalon par un beau midi d'août, après quoi l'incident sortit de mon esprit jusqu'à ce qu'il vînt s'y représenter de nouveau.

Quelques mois plus tard, j'eus l'occasion de changer la nourrice de mes enfants et la femme qui lui succéda était une fille Islandaise nommée Margaret Thomassen, arrivée en Angleterre depuis trois semaines seulement. Je constatai qu'elle avait une éducation au-dessus de la moyenne des servantes et qu'elle était instruite des écrits de Swedenborg et de quelques autres auteurs.

Un jour, comme je montais un peu tard à la nursery pour voir les enfants au lit, je rencontrai le même homme que j'avais vu près de la porte de ma fille, debout sur le palier supérieur où il semblait attendre mon arrivée. Il était vêtu comme je l'avais vu précédemment; mais, cette fois, il avait les bras croisés sur la poitrine et tenait les yeux baissés comme un homme qu'une pensée rend malheureux. Il disparut lorsque j'eus gravi l'escalier et je ne fis part à personne de cette rencontre. Quelques jours après, Margaret Thomassen me demanda timidement si je croyais possible que les morts revinssent sur cette terre. Quand je lui eus répondu que j'en étais convaincue, elle me sembla au comble de la joie m'avouant qu'elle n'aurait jamais espéré trouver en Angleterre quelqu'un à qui elle pût parler de cela, et, alors, elle me raconta à ce sujet une quantité d'histoires évidentes qui forment une grande part de la religion des Islandais.

Elle me fit part de l'inquiétude dans laquelle elle était plongée au sujet de son frère aîné à qui elle était fort attachée. Il avait quitté l'Islande un an auparavant pour se faire domestique en Allemagne et avait promis religieusement à sa sœur de lui donner tant qu'il vivrait de ses nouvelles tous les

mois, ajoutant que s'il venait à cesser d'écrire, elle pourrait en conclure qu'il était mort.

Margaret me dit alors avec tristesse qu'elle n'avait reçu aucune lettre de son frère depuis trois mois, et que, chaque nuit, lorsque la lumière de la nursery était éteinte, quelqu'un venait s'asseoir au pied de son lit en soupirant.

Elle me montra la photographie de son frère en qui je reconnus immédiatement, à mon grand étonnement, l'homme qui m'était apparu pour la première fois, plusieurs mois avant que je connusse son existence et celle de Margaret Thomassen. Dans ce portrait, il était représenté tel que je l'avais vu en chemise et en pantalon et avec cette même physionomie qui m'avait paru, à mon avis, si peu sympathique. J'avouai alors à Margaret que j'avais vu deux fois l'esprit de son frère dans la maison, ce qui, naturellement, lui causa une profonde émotion et fit naître en elle le plus vif désir de connaître toute la vérité.

Je consentis charitablement à lui donner une séance avec l'espoir d'obtenir des nouvelles de son frère qui, effectivement, vint à la table aussitôt que nous fûmes assises et qui nous apprit sa mort, les circonstances qui l'accompagnèrent et l'adresse qui était nécessaire pour obtenir les renseignements désirables.

Et Margaret Thomassen, ayant écrit suivant ces indications, elle reçut tous les renseignements convaincants qui furent la preuve de la mort de son frère, preuve sans laquelle cette histoire serait de nulle valeur.

∴

Ma sœur Cécile habite avec sa famille dans le comté de Somerset où je me rendis il y a quelques années pour lui faire une visite ; c'était la première fois, depuis qu'elle avait pris une nouvelle maison, que je ne connaissais point. Elle me donna une chambre d'amis vaste, coquette et récemment meublée à neuf par Oetzmann ; mais je n'y pus fermer l'œil. La première nuit quelqu'un arpenta la chambre en gémissant et en venant soupirer près de mes oreilles et, il, elle ou cela m'ennuyait, spécialement en touchant continuellement ma courtepointe empesée sur laquelle se produisait un grattement bruyant qui m'agaçait les dents et me soulevait le cœur. Impatientée, je me mis à dire : « Allez-vous-en ! Ne m'approchez pas ! ; cette promiscuité m'inspirait une horreur et une répugnance que j'avais rarement ressenties en de semblables circonstances.

Je n'en dis rien tout d'abord à ma sœur qui est quelque peu nerveuse à l'endroit de mes « lutins » mais, après la troisième nuit, je n'y pus tenir plus longtemps et lui dis sans détour que la chambre qu'elle m'avait donnée était hantée et que je la priais de me mettre dans son cabinet de toilette ou même dans la chambre de sa bonne plutôt que de me laisser demeurer là car il m'était impossible d'y reposer un instant.

Après quelques réticences, Cécile finit par m'avouer la vérité : Le dernier propriétaire de la maison s'était suicidé dans cette même chambre et

ma sœur, soulevant le tapis, me fit voir sur les planches du parquet une large tache de sang encore très apparente.

Une chambre vraiment bien gaie pour y dormir seule !

*
* *

Une autre de mes sœurs, Blanche, vivait à Bruges, en Flandre, dans une maison réputée hantée et dont on trouvera la description au chapitre XI intitulé : *L'histoire du moine.*

Longtemps avant qu'il fût question de ce moine, je ne pouvais dormir dans cette maison à cause de tous les bruits que j'entendais dans ma chambre et dont ma sœur avait pris l'habitude de se moquer. Même, lorsque mon mari, le colonel Lean et moi l'occupions ensemble c'était absolument la même chose. Une nuit je l'éveillai pour lui faire voir la figure d'une femme qui venait souvent et qui se tenait au pied du lit. Elle était gentiment vêtue d'une sorte de corsage ou pourpoint de peau lacé par devant sur une jupe de laine de couleur sombre et portait un bonnet de dentelle de Malines avec de larges ailes sur les côtés, suivant la coiffure adoptée par les Flamandes à cette époque. Ses cheveux étaient peignés en bandeaux sur le front et elle portait une profusion d'ornements en or. Mon mari put la dépeindre aussi bien que moi, ce qui prouve combien cette apparition s'était montrée d'une façon distincte.

Plus d'une fois je fus réveillée par cette femme importune occupée, en apparence, à visiter le contenu d'une vieille armoire de chêne sculpté qui occupait l'un des angles de la chambre et qui devait avoir pour elle un intérêt rétrospectif.

Mon fils aîné vint nous rejoindre à Bruges en ce temps-là. C'était un beau garçon de vingt ans qui, non seulement n'avait jamais pratiqué le spiritisme, mais encore avait tenu à n'en rien vouloir connaître. Arrivant de la mer, il était aussi libre de crainte que d'idées superstitieuses que pût l'être aucun mortel.

Il était allé se coucher dans une chambre de l'autre côté de la maison et je vis, dès la première nuit, qu'il avait une préoccupation qu'il n'osait traduire. Je me gardai de lui en demander la cause sachant, par expérience, qu'il verrait ou entendrait « quelque chose » avant longtemps. Peu de jours après il vint me dire : « Mère, je vais mettre mon matelas dans le cabinet « du colonel afin d'y dormir. » — « Pourquoi donc ? » lui demandai-je, — « Parce qu'il est impossible de demeurer dans cette chambre une minute « de plus. Je n'y ferais pas attention s'ils consentaient à me laisser dormir, « mais ils ne le veulent pas. Je ne sais qui se promène là une moitié de la « nuit, qui vient chuchoter à mes oreilles, et qui murmure en touchant « mes couvertures, et, bien que je n'ajoute guère foi à vos « espèces « d'esprits », je veux bien être « hissé au bout d'une drisse » si je couche « là plus longtemps ! — »

Aussi, ne fut-il pas pendu, malgré tout, car il refusa énergiquement de reprendre cette chambre.

*
* *

M'est-il possible de terminer convenablement ce chapitre sans raconter l'un des cas les plus remarquables d'illusions d'optique, lequel, bien triste, fut vu et constaté par moi seule? Cela se passa au mois de juillet 1880, à Brighton où j'étais allée m'isoler et passer une semaine paisible. J'avais à achever un travail littéraire assez important et les exigences de la saison de Londres me prenaient trop de mon temps. Ayant donc fait rapidement un bagage léger de mon matériel d'écrivain, j'étais partie prendre au bord de la mer un petit logement pour moi seule et m'y étais mise au travail avec ardeur.

J'avais l'habitude d'écrire toute la journée et de faire ma promenade le soir. Il faisait jour alors jusqu'à 8 ou 9 heures et il y avait toujours, à ce moment-là, beaucoup de monde sur l'Esplanade et souvent jusqu'à une heure avancée.

Dans la soirée du 9 juillet je suivais mon chemin à travers la foule, songeant à mon ouvrage plus qu'à tout autre chose, lorsque je vis, à ce qu'il me sembla bien, mon beau-fils Francis Lean, le dos appuyé contre la balustrade qui longe la falaise, et me souriant.

C'était un jeune homme de dix-huit ans, beau et de jolie tournure, qu'on croyait faisant voile vers le Brésil sur son bateau parti depuis cinq mois ; mais c'était un garçon dont la conduite déréglée avait déjà causé beaucoup de chagrin et d'inquiétude à son père ; aussi, ma première impression, en l'apercevant, fut-elle une grande contrariété, car j'eus naturellement la pensée, puisque je le voyais là, qu'il avait pu manquer l'embarquement ou peut-être s'était enfui du bord au dernier moment. C'est pourquoi je me précipitai vers lui ; mais, comme j'arrivais à quelques pas, il se retourna méthodiquement et descendit avec rapidité l'escalier qui conduit à la plage. Je l'y suivis et me trouvai au milieu d'un groupe de pêcheurs raccommodant leurs filets... mais je n'aperçus Francis nulle part.

Je ne savais que penser et faire en la circonstance mais je n'eus pas l'idée que ce ne fût pas lui ou un autre lui ressemblant extraordinairement que je venais de voir.

La nuit même, après m'être mise au lit, désagréablement gênée par un brillant clair de lune entrant par la fenêtre, je fus tirée de mon sommeil par le bruit que faisait quelqu'un en tournant le bouton de ma porte et je vis apparaître Francis dans son costume de marin, le chapeau sur la tête et me souriant comme il avait fait sur la falaise. Je me dressai rapidement sur mon lit pour lui parler lorsque je le vis porter un doigt à ses lèvres... puis s'évanouir à mes yeux.

Cette deuxième vision le même jour me convainquit qu'il avait dû arriver quelque chose de fâcheux à ce garçon, mais je me promis de ne rien dire de cela à mon mari jusqu'à ce que mes craintes fussent justifiées.

Peu après mon retour à Londres nous allâmes, le colonel et moi, en compagnie de mon propre fils, qui, je l'ai dit, naviguait aussi, visiter son

bateau qui était dans les Docks lorsqu'en traversant Poplar (faubourg de Londres) je vis encore Francis, mon beau-fils, debout sur le trottoir et me souriant toujours. Cette fois je parlai et dis au colonel Lean : « Je suis cer- « taine que je viens de voir Francis, votre fils, debout, là. Pensez-vous qu'il « soit impossible après tout qu'il ait manqué son embarquement? » Mais le colonel se mit à rire de cette idée et m'assura que j'avais été dupe d'une ressemblance évidente. Mais le garçon était d'une mine trop distinguée pour avoir plusieurs « Sosies » en ce monde. Nous continuâmes notre promenade au bord de la mer après cela.

En septembre, pendant que nous nous trouvions à Folkestone, le colonel Lean reçut une lettre lui faisant connaître que, le 9 juillet, son pauvre fils Francis s'était noyé dans le ressac de la baie du Callao, au Brésil, où le canot qu'il montait avait chaviré.

C'était bien à cette date que je l'avais vu deux fois à Brighton, deux mois avant l'arrivée de la triste nouvelle.

FLORENCE MARRYAT
Traduit de l'Anglais par
LÉOPOLD DAUVIL

LA PHILOSOPHIE DANS L'ANTIQUITÉ

La Philosophie grecque.

PRÉLIMINAIRES.

En essayant de traiter les questions les plus importantes de la philosophie, il va sans dire que nous nous éclairons des lumières répandues sur ces capitales questions par les plus grands philosophes de tous les temps. Dans le cours de cette étude, nous signalons plus d'une erreur spécieuse, conséquemment dangereuse; nous réfutons les systèmes faux et incomplets, ceux qui n'avaient vu que des fragments de la vérité. Parfois, c'est la diversité même de ces points de vue multiples, qui nous permet de mieux voir un ensemble complet; mais souvent, nous tenons à constater que sur tel problème d'une importance considérable, les plus illustres sages des temps antiques avaient professé les mêmes doctrines.

Ce que nous désirons surtout, c'est de ne point nous isoler de la tradition philosophique. Il importe donc de connaître en elle-même, dans son essence primordiale, aussi exactement, aussi complètement que nous sommes en mesure de le faire, cette tradition.

En effet, une étude spéciale et sérieuse de la philosophie présente plusieurs avantages.

L'esprit humain prend confiance en lui-même en voyant que, sur les points importants, les plus grands hommes se sont accordés, et que, s'ils ont pu commettre, parfois, des erreurs graves, les progrès de la philosophie ont permis d'apercevoir ces erreurs et de les réparer.

Ces vérités peuvent être discutées ; rien même de plus facile que

d'insister sur les contradictions philosophiques, sur les luttes des écoles et sur les retours de théories que d'autres théories s'étaient flattées d'anéantir.

Il y a un intérêt tout particulier à voir où nos devanciers ont failli ; mais nous pensons que, d'une description exacte et impartiale des développements successifs de la philosophie, les principaux traits de cette description, se trouvant mis en lumière selon leur mutuelle importance, il doit ressortir avant tout cette vérité : la science philosophique, si inexacte, si incomplète qu'elle soit, peut nous donner des enseignements nouveaux et croissants sur notre propre nature, sur le mystère de notre destinée, sur nos droits humanitaires et sur nos devoirs.

Si l'histoire de la philosophie donne au philosophe de la confiance, de la force, elle lui donne aussi des enseignements inappréciables. Dans la science philosophique, comme en toutes choses, le progrès d'ensemble se compose d'une suite d'ébauches, de développements et de compositions qui se retirent pour faire place à des organisations nouvelles, sans cesse et progressivement plus puissantes et plus durables.

Il est de toute évidence que ces phénomènes ont des lois. Pour le philosophe, étudier ces lois qui président aux phénomènes, c'est connaître la logique de l'erreur, c'est savoir comment l'erreur porte en elle-même des germes de contradiction.

Ces découvertes sont donc précieuses, puisqu'elles dévoilent des faits scientifiques, des lois ; mais là ne se bornent pas ces découvertes ; elles doivent diriger le philosophe dans l'élaboration de ses personnelles théories, en l'éclairant surtout dans le choix des emprunts qu'il ne peut pas faire aux théories précédentes, aux théories de ses devanciers.

∴

L'objet de l'histoire de la philosophie est, nous le savons, l'étude des différentes écoles de philosophie qui ont compté dans les siècles antérieurs à nous. Or, ce qui fait l'unité d'une école, c'est un système.

Les systèmes philosophiques sont très nombreux ; néanmoins, ils peuvent être classés et réduits à un petit nombre de formules principales.

Un célèbre philosophe moderne (1) en distinguait quatre principaux : 1° le sensualisme, 2° l'idéalisme, 3° le scepticisme, 4° le mysticisme.

Nous donnerons un rapide aperçu de chacun d'eux :

1° Le sensualisme est le système qui, professant que toutes nos idées viennent des sens, détermine nécessairement à réduire la réalité à ce qui est visible et tangible. Nous ne dirons rien de cette doctrine qui, si elle voit exactement *une partie* de la vérité, nie péremptoirement ce qu'elle ne sait pas apercevoir.

Nous ne dirons rien de cette doctrine, venons-nous d'écrire. Pourquoi ? C'est bien simple à expliquer : Les partisans de cette théorie qui n'abou-

(1) Victor Cousin.

tissent pas au matérialisme sont très rares, et ils adoptent forcément la morale de l'intérêt.

Le positivisme n'est qu'une variété du sensualisme.

On cherche quelquefois à distinguer du sensualisme ce qu'on nomme empirisme, ou philosophie de l'expérience; quelques-uns, captieux, divisant l'expérience en expérience des sens et expérience de la conscience, veulent croire, tout en disant que l'expérience seule nous fournit des connaissances, échapper au pur sensualisme. C'est une prétention sans valeur. En effet, de deux cas l'un ; ou bien la conscience nous fait saisir la tendance de l'esprit à s'élever au-dessus des phénomènes contingents pour chercher et trouver dans une cause absolue le lien qui doit nécessairement les unir, et alors l'expérience elle-même a besoin d'être expliquée par un principe qui lui est antérieur et supérieur ; ou bien, dans le second cas, la conscience ne nous donne que des phénomènes, et alors ces phénomènes, n'est-ce pas la sensation qui les provoque ?

Nous voilà donc revenus directement au pur sensualisme, si je ne me trompe ?

Passons maintenant au second système, nommé idéalisme.

2° L'idéalisme est la doctrine de ceux qui croient que l'idée, acte de l'esprit immatériel, non seulement n'est pas absolument due aux sens, mais encore est le principe de toute connaissance, même de la connaissance sensible.

La plupart des idéalistes, après avoir vu dans l'idée le principe de la connaissance humaine, cherchent également dans l'idée le principe de l'existence, et ils disent que les choses concrètes ne sont explicables qu'autant qu'elles reproduisent une idée antérieure, laquelle fait partie de l'existence divine.

Si la plupart d'entre eux, en expliquant tout par l'idée, entendent par là un acte de la pensée divine, il en est cependant qui n'ont voulu voir, en cette idée-principe, qu'une formule abstraite résumant la loi du développement fatal des choses. Or, ces choses ne leur semblent avoir de réalité qu'autant que l'intelligence humaine leur en prête dans les représentations qu'elle s'en forme d'après les lois propres de sa pensée.

3° Le scepticisme est une disposition qui tend à nier toute certitude. Nous ne voulons point étendre outre mesure notre étude sur cette espèce de maladie intellectuelle, qui peut devenir dangereuse ; nous signalerons seulement, dans ses multiples variétés, une forme plus moderne que les autres et qui consiste à critiquer absolument tous les systèmes, bons ou mauvais.

Pour les philosophes partisans de ce système, tout, dans l'histoire et la société, doit être accepté à titre de fait ; rien ne peut être réformé, et rien ne vaut la peine de l'être...

Il y a là du dédain ; le doute sincère est préférable.

4° Le mysticisme est une vaste doctrine qui assure que l'intelligence humaine, presque incapable de rien connaître par elle-même, ne peut être

éclairée que par l'action de Dieu. Grâce à cette action divine, l'intelligence peut reconnaître la vérité tout entière, par contemplation.

Ces quatre systèmes reparaissent, sous des formes diverses, à toutes les époques, parce qu'ils répondent à autant de dispositions de l'âme humaine.

L'âme sent qu'elle a besoin des sens ; elle est trop souvent leur esclave pour pouvoir les méconnaître. Et cependant, si elle se replie sur elle-même elle prend conscience de sa nature toute personnelle et de ses lois ; ceci est, du reste, surabondamment démontré par les luttes que l'esprit soutient contre la chair, et nous prouve, en outre, qu'il est bien distinct, bien antérieur à cette chair. — Est-ce clair ?

D'autre part, dans les anxiétés que font naître en elle les apparences indéfinies des choses, si l'âme sent trop vivement sa faiblesse, si elle est rebutée par les contradictions des systèmes, si elle se décourage, enfin, elle ne croira plus à la certitude absolue.

Le Spiritualisme voit, dans ces antinomies, la preuve que l'esprit de l'homme est fait pour la vérité. Il cherche donc cette vérité, la Science-Une et Vivante, dont les systèmes divers voient tour à tour quelque partie plus ou moins vaste.

Ce sont donc les progrès continuels, incessants, de ce Spiritualisme, que nous tenterons surtout de faire remarquer dans notre étude philosophique.

(*A suivre.*) A. PORTE DU TRAIT DES AGES.

CONFÉRENCES DE M. LÉON DENIS A GENÈVE

M. Léon Denis vient de faire à Genève, dans l'immense et somptueux Victoria Hall, qui contient plus de deux mille places et qui, sans être plein, renfermait un nombreux auditoire, deux conférences qui ont eu un certain retentissement. Voici ce qu'en disent les journaux locaux.

D'abord le conférencier fut annoncé dans les termes suivants :

La Tribune de Genève, du 28 novembre.

Léon Denis à Genève. — Nous recevons à ce sujet et nous publions les lignes suivantes de M. Albin Valabrègue.

Le leader du spiritisme français, M. Léon Denis, donnera deux conférences au Victoria Hall, dans les premiers jours de décembre.

M. L. Denis est l'infatigable apôtre des doctrines spirites et ceux-là mêmes, dont la conviction n'est pas faite, se plaisent à l'entendre parler de la fraternité et de la survie. Sa parole est éloquente et sa plume nous a donné quelques volumes parmi lesquels un chef-d'œuvre : *Après la mort.*

Tous ceux, et ils sont nombreux, qui nient le spiritisme, doivent pourtant reconnaître que les personnes qui s'en occupent, dans un sentiment élevé, n'ayant en vue que l'intérêt de l'humanité, l'avancement moral des

hommes, ont trouvé, dans ces croyances, des consolations précieuses et une épuration d'eux-mêmes incontestable.

Par contre, quiconque se fait du spiritisme un gain, quiconque l'aborde dans un but égoïste, cherchant à obtenir des renseignements en vue de spéculations malsaines, trouve mystification, duperie et obsession. Il y a là, en faveur des faits spirites, un argument digne de retenir l'attention.

Aucun malfaiteur, aucun malfaisant n'ont jamais trouvé que déception à évoquer les esprits.

Par contre, une foule de désespérés, d'inconsolables, de néantistes y ont trouvé le plus grand bien.

Je m'efforce à répandre cette idée. Rien à attendre du spiritisme sans bonne foi, altruisme sincère, désir d'être utile. Le spiritisme, c'est la fraternité.

L'âme mauvaise attire le mal.

L'âme bonne ou qui veut l'être, attire le bien ou le mieux.

Léon Denis vous dira le reste, et il le dira avec plus de force, plus de pénétration et plus d'éloquence que moi.

Le Journal de Genève, même date.

Conférences spirites. — Cette fois, c'est une haute autorité qui, après tant d'autres autorités de moindre valeur, viendra exposer devant le public de Genève le fond de la doctrine spirite. Et c'est de plus un homme éloquent, et dont le public de l'Aula, où il parlait il y a quelques hivers, aura certainement gardé le souvenir. Il s'agit de M. Léon Denis, auteur de plusieurs ouvrages, notamment *Après la mort*, dont le souffle élevé et l'accent de prophète laïque ne mettent pas longtemps à conquérir le lecteur, eût-il même peu de sympathie pour l'occultisme. Appelé par la Société d'études psychiques de notre ville, M. Denis se fera entendre au Victoria Hall le 1er et le 8 décembre à 8 h. 15 du soir.

Nous serions bien étonnés si M. Denis ne réconciliait pas, sinon avec le spiritisme, du moins avec les études psychiques et morales en général, plus d'un esprit hésitant.

∴

La Suisse, 2 décembre.

Le Spiritisme devant la science. — Sous les auspices de la société des études psychiques de Genève, M. Denis, bien connu dans le monde savant, en France et à l'étranger, a plaidé hier soir la cause du spiritisme. Un auditoire nombreux a écouté avec une grande attention l'orateur qui, durant une heure et demie, nous a entretenus du chemin parcouru par le spiritualisme expérimental depuis cinquante ans.

Il est des problèmes qui, de tout temps, ont préoccupé le public cultivé; un des plus intéressants à coup sûr est le problème de l'être humain, de sa nature, de ses destinées ; nulle science n'est encore arrivée à en donner une solution satisfaisante ; seul le spiritisme paraît l'avoir trouvée. Certes,

cette doctrine compte encore bien des détracteurs, des incrédules ou des charlatans. Les enquêtes faites par des savants comme le professeur Ch. Richet de Paris et le colonel de Rochas, pour parler de la France, ont prouvé que cette nouvelle science est digne d'avoir sa place au soleil. La Science officielle se rapproche peu à peu du spiritualisme expérimental. Elle admet l'hypnotisme, la télépathie et a donné, ainsi, un coup presque mortel au matérialisme. La médiumnité a été mise à l'étude à l'Institut des sciences psychiques de Paris. Les médiums, écrit un médecin, avocat général à Bordeaux, sont « des sujets sains de corps et d'esprit... la perfection relative de leur système nerveux leur permet de voir ce que nous pouvons à peine pressentir. » Les connaissances scientifiques sont encore étroites ; la découverte du radium est venue bouleverser les bases de la physique, de la chimie, ébranler la théorie des atomes et celle de la conservation des énergies. L'existence des fluides paraissait, il y a quelques années, une utopie, la science commence à expérimenter et ne doute plus.

Après avoir écarté toutes objections, et montré les principaux liens qui unissent le spiritisme à la science, l'orateur expose les principes générateurs de cette nouvelle doctrine : l'existence de l'esprit composé de l'âme et de son enveloppe ou corps fluidique, l'extériorisation de la pensée, apparitions sous toutes ses formes, la survivance de l'âme après la mort, etc.

Il cite à l'appui des exemples nombreux, les témoignages de savants anglais, américains, italiens comme Lombroso, etc.

Certes, il serait facile de discuter certaines affirmations, quoique le savant conférencier ait apporté des preuves irréfutables à première vue. Mais l'on saura gré à M. le professeur Denis de sa conviction profonde, de sa sincérité et de sa grande tolérance. Il n'est pas venu, dit-il en terminant, parler contre les prêtres et contre les pasteurs, mais il est heureux d'avoir fait entendre des paroles de vérité et d'espérance devant cette tribune, où il y a deux ans, un orateur français, qui se vante de n'avoir pas de patrie, développait des sophismes qui pourraient amener un peuple à sa ruine.

Tribune de Genève, 2 décembre.

Chez les spirites. — La Société d'études psychiques de Genève a fait venir un des représentants les plus autorisés du spiritisme, M. Léon Denis, de Tours, auteur de plusieurs travaux remarquables sur des questions peu connues ou méconnues : (Après la mort, Christianisme et spiritisme, Pourquoi la vie). M. Denis a donné sa première conférence hier au soir, au Victoria-Hall ; titre : « Les phénomènes psychiques devant la science. » C'est un convaincu et un éloquent : respectons sa conviction, et louons son don de parole.

L'aimable conférencier estime que la question qu'il a été appelé à traiter est de celles qui doivent intéresser tous les hommes. La science du spiritisme — car c'est une science maintenant — a fait des progrès considérables depuis cinquante ans. Elle va de l'avant sans s'occuper des raille-

ries qu'elle rencontre sur son chemin. Qu'est-ce que le spiritisme expérimental ? M. Denis concède que le charlatanisme, le mercantilisme s'en sont emparés quelquefois. Mais le spiritisme a pour lui des témoins dignes de foi, des hommes de science, et ici M. Denis cite les travaux de Crookes, de Falcomer, du Dr Paul Gibier, de l'abbé Grimaud, de De Rochas, d'Alfred Russel Wallace et d'autres encore. Il rappelle les enquêtes minutieuses faites à Londres, à Naples, à Paris, à Milan, qui ont abouti à la constatation, à la vérification des phénomènes annoncés et contestés.

On objecte au spiritisme qu'il n'est pas scientifique, parce qu'on ne peut pas reproduire les phénomènes à volonté. Or, dans la science actuelle, une bonne partie des phénomènes sont isolés et ne se reproduisent pas à volonté (la chute d'un aérolithe). Mais il y a progrès. La science se rapproche insensiblement du spiritisme ; elle admet maintenant la télépathie, l'hypnotisme, l'auto-suggestion. Partout, dans ces domaines, la théorie matérialiste se trouve en défaut. Quant aux phénomènes de la médiumnité, M. Denis en donne une explication sans doute admise par la plupart des assistants, mais que ne saisissent pas immédiatement les non-initiés. Il est certain que certains médiums étaient des gens tarés, qui ont fait du tort au spiritisme, mais combien, par contre, qui sont sincères et dont la puissance a été scientifiquement démontrée. D'autres théories nouvelles sont admises par la science : après les diverses formes de la nature, les solides, les liquides, les gaz, elle a dû admettre les fluides. C'est qu'il y a dans la nature encore d'immenses domaines restés inexplorés.

En concluant (en présence de M. Flournoy et de ses partisans) M. Denis a réfuté la théorie de la conscience subliminale qui a cours à Genève, puis il pose ces principes :

Il se dégage, des faits contrôlés, la preuve de la survivance des êtres et de leur intelligence ; une partie de nous-même, l'âme survit à la mort charnelle ; il y a une parenté entre les âmes ; la preuve est faite qu'au-delà de la mort rien n'est fini, que tout continue, que tout se poursuit.

M. Denis, dans sa conférence du 8 décembre, parlera des « vies successives » et du « problème de la destinée ».

Le Journal de Genève, 2 décembre.

Spiritisme. — La première conférence de M. Léon Denis avait attiré jeudi soir, à Victoria Hall, un auditoire nombreux et choisi. L'auteur s'est appliqué à établir par des arguments purement scientifiques la réalité des phénomènes spirites ou de ce qu'il considère comme tel ; ce n'est pas ici le lieu de discuter.

Il a mentionné les phénomènes de lecture de pensées, de double vue, de télépathie, qui, après avoir, jusqu'à une époque récente, excité de grands éclats de rire, ont pourtant fini par s'imposer. Le conférencier fait défiler ensuite les savants français et italiens, anglais et américains qui affirment leur foi absolue dans l'apparition des désincarnés. Il a fait aussi une allusion rapide à ses propres expériences à cet égard.

En terminant, et dans une éloquente péroraison, il a cherché à faire voir les services rendus par le spiritisme au christianisme d'abord, puis au spiritualisme, en ce qu'il fournit des arguments irréfutables contre les théories matérialistes, déjà battues en brèche, d'ailleurs, par le progrès des sciences physiques et naturelles contemporaines.

La Tribune de Genève, 9 décembre.

Chez les spirites. — M. Léon Denis a donné hier au soir, au Victoria-Hall, sa deuxième conférence. Sujet : « Vies successives et problème de la destinée ». Les organisateurs ont tenu la promesse qu'ils avaient faite en annonçant que la salle serait confortable. Une douce température prédisposait à l'admiration ou à l'indulgence — selon les dispositions des auditeurs.

Le conférencier, nous avons déjà eu l'occasion ou le plaisir, plutôt, de le constater, est éloquent. Il s'est présenté hier sous plusieurs faces : homme de science, en examinant les questions les plus hautes de la philosophie et de la psychologie; orateur, prophète presque.

Le spiritisme, ou plutôt le spiritualisme expérimental, selon M. Denis, n'a rien qui choque la conscience ou la morale, — tout au contraire.

Pour M. Denis, la survivance est un fait ; elle a été expérimentalement démontrée par des matérialisations, par des incarnations, par des photographies même, par l'écriture encore de personnes décédées, venant correspondre avec ceux qu'ils ont laissés sur cette terre. Ces faits ont été successivement démontrés depuis que furent établis et prouvés les phénomènes de la maison hantée de Rochester (1848) ; puis ce furent les expériences de Crookes, et celles rapportées au congrès de Paris en 1900. « La survivance nous apparaît, dit M. Denis, comme une certitude ; nous savons que nos bien-aimés ne dorment pas sous la terre d'un sommeil éternel. A la question : dans quelles conditions se poursuit la vie immortelle, les intelligences d'outre-tombe ont répondu. Elles nous disent qu'après un temps de repos plus ou moins long dans l'espace, l'âme revient héritière du passé. »

M. Denis insiste sur un point capital selon lui ; il ne faut pas confondre la notion de la survivance avec la métempsychose.

A l'appui de sa thèse de la survivance, M. Denis montre les inégalités dès la naissance ; pourquoi les uns sont-ils beaux ou laids, bons ou méchants, intelligents ou médiocrement doués ? Comment expliquera-t-on que des enfants bien élevés sont déjà criminels dès leur plus jeune âge : que d'autres, dont les parents sont d'une intelligence plutôt médiocre, ont des qualités qui confinent au prodige ? On n'expliquera pas ces phénomènes par l'hérédité ; on a essayé de le faire en procédant à des recherches dans des ascendants, sans toujours trouver une réponse. Cette réponse, M. Denis l'a toute prête. Ces phénomènes ont leur cause dans la préexistence. Avec la théorie de la vie unique, le problème de l'existence devient obscur ; que devient l'idée d'un Dieu équitable, juste et bon ? La théorie de la vie

unique est celle du désespoir. Si tout est fini au delà du tombeau, pourquoi lutter, souffrir ? Et voilà l'explication des suicides de plus en plus nombreux : le courage défaille où la foi s'en va.

Avec la théorie des vies successives tout s'explique : l'idée de Dieu s'affirme, l'esprit de famille s'élargit. On sait que chacun de nous apporte en naissant les conséquences du passé ; qu'il est au bénéfice des travaux antérieurs, mais aussi qu'il supporte les conséquences du mal qui fut fait. Il n'y a pas de fatalité : tout est régi. L'homme, pas plus que les nations, n'échappe à la responsabilité des fautes commises.

Bien des faits historiques sont pour M. Denis autant d'exemples à l'appui d'une thèse qu'il a soutenue avec une vigoureuse éloquence.

Notre époque a besoin d'une moralité meilleure. Nous respirons dans une atmosphère de lassitude, d'affaissement, de découragement ; il n'y a plus d'idéal. Du haut en bas, et de bas en haut de l'échelle sociale, on ne sait plus vivre normalement.

Dans les couches dites élevées de la société, on est constamment à la recherche de sensations nouvelles : c'est la morphine, c'est l'opium, ce sont d'autres vices. En bas, c'est souvent l'ouvrier, qui n'a pas le courage de supporter les duretés de l'existence et s'adonne à l'alcool.

Par contre, la foi dans un monde invisible, dans une vie au delà de la tombe, nous encourage et nous fortifie ; c'est une digue contre le matérialisme et le sensualisme qui montent toujours. Le spiritualisme moderne avec le sentiment de la responsabilité peut faire beaucoup pour empêcher les catastrophes qui nous menacent. Avec cette foi en d'autres vies rien n'est jamais perdu, rien n'est désespéré, rien n'est définitif. La vie a son éternel recommencement. La foi en cette vie infinie nous apprend à devenir plus heureux en « devenant meilleur ».

De longs applaudissements ont salué la fin (à 10 h. 05) de cette seconde et dernière conférence.

M. Léon Denis a donné ensuite une conférence privée à Grenoble. Il donnera en janvier deux conférences publiques à Nice, une à Marseille, Aix, Avignon et Valence.

LE TAMBOUR DE CORTACHY-CASTLE

En Écosse les habitants sont convaincus qu'avant la mort de tout comte d'Airlie, de la ligne des Ogiloy, un tambour fantôme apparaît dans le domaine de Cortachy-Castle et bat le rappel. Au XVe siècle, un tambour était attaché au service de la maison d'Airlie. Selon les chroniques, ce tambour offensa le lord, son maître, qui le fit attacher à son instrument et précipiter du haut d'une tour élevée. Le malheureux avait en vain demandé grâce, et voyant que ses prières n'aboutissaient à rien il menaça de hanter éternellement la famille. Or, depuis lors, toutes les fois qu'un comte ou une comtesse d'Airlie allait mourir, le tambour fantôme apparaissait

soudainement et battait le rappel. Ce bruit de tambour était entendu non seulement des habitants du domaine de Cortachy-Castle mais loin dans les alentours du château. En 1845 une dame, une invitée de Cortachy-Castle, changeant de toilette pour le dîner, entendit subitement sous sa fenêtre un roulement de tambour. Elle en fut très étonnée, d'autant plus qu'elle savait fort bien qu'il n'y avait pas au château de musicien d'aucune sorte. Lorsqu'elle entra dans sa salle à manger, elle dit : « Qui donc bat si bien du tambour dehors ? je viens d'entendre un roulement de tambour sous ma fenêtre au moment de changer de toilette... » A ces mots le comte d'Airlie pâlit et la comtesse ressentit une frayeur qu'elle ne put dissimuler et tous les membres de la famille d'Ogiloy, assis à la table, devinrent blancs comme la mort. Une semaine après la comtesse d'Airlie rendait le dernier soupir. — Quelques années après, un jeune homme appartenant à l'aristocratie anglaise, invité à la chasse par lord Ogiloy, le fils aîné, à Fulchan, rendez-vous de chasse près de Glenshie, s'égara et erra longtemps dans la nuit et la tempête avant de voir les lumières du rendez-vous de chasse. A ce moment on entendit dans le ravin un long roulement de tambour. Le jeune homme se tournant vers le comte d'Airlie lui demanda : « Qui donc bat le tambour si tard dans le ravin ?... tenez il recommence ! » Mais le comte, très pâle, répondit : « Silence ! » Ce fut sa seule réponse. Une semaine après le comte d'Airlie rendit son âme à Dieu. En 1901 lord Airlie, capitaine du 12ᵉ lanciers, au moment de quitter le château Cortachy-Castle pour se rendre dans l'Afrique du Sud, entendit un long roulement de tambour, qui impressionna fort les personnes de son entourage, qui savaient ce que ce roulement de tambour signifiait, mais le lord n'y attacha aucune importance. Quelque temps après le lord Airlie tomba mort, sous les balles des Boërs, à Elandslaagt.

*
* *

MARIE DE CLÈVES ET LE DUC D'ANJOU

Marie de Clèves, âgée de dix-sept ans, qui brillait à la cour de Catherine de Médicis par sa rare beauté et par ses grâces irrésistibles, avait épousé le prince de Condé. Ses charmes incontestables, sa manière d'être et son instruction lui avaient conquis tous les cœurs et attiré autour d'elle de nombreux admirateurs. Les princes de la famille royale n'étaient pas des derniers à lui faire la cour ; un seul, le duc d'Anjou, qui fut après roi de Pologne et ensuite roi de France sous le nom de Henri III, lui accorda peu d'attention et semblait tout à fait indifférent à ses attraits. Un soir, la princesse assistant à un bal de la cour où elle était fort remarquée, eut grand chaud. Elle avait beaucoup dansé et sa chemise était toute trempée. Une dame de la cour l'engagea au nom de la reine à passer dans la garde-robe pour se changer. La princesse, en effet, se retira pour se déshabiller, changea de chemise et laissa sur un meuble la sienne, qui était tout

humide. A peine la princesse était-elle rentrée pour reprendre sa place dans le bal, que le duc d'Anjou à son tour, ayant très chaud, entra dans la garde-robe et voyant dans le vêtement quitté par la princesse un linge blanc, il le prit machinalement et s'en essuya le visage où la sueur perlait. Chose étrange! à partir de ce moment il se sentit tout autre à l'égard de la princesse et son attitude envers elle changea du tout au tout. Il ressentit instantanément une violente passion et se montra aussi vif, aussi empressé autour d'elle qu'il avait paru jusque-là froid et indifférent. Il ne négligea rien pour lui faire connaître ses sentiments. Sa passion le dévorait et il paraissait insensible et indifférent à tout ce qui ne se rapportait pas à elle. C'est justement dans ces circonstances qu'on lui offrit la couronne de Pologne, mais l'amour violent, qu'il portait à la princesse, fut la cause principale de son hésitation à accepter ce trône. Ce ne fut qu'après beaucoup de pourparlers, pressé par les sollicitations de sa mère Catherine de Médicis et de son frère Charles IX, qu'à contre-cœur il accepta la couronne et partit pour ce royaume lointain qu'il considérait comme un lieu d'exil. Bien loin d'affaiblir son amour et d'effacer de son cœur l'image de celle qu'il adorait, l'éloignement ne fit que renforcer les sentiments qui l'obsédaient. Toutes les fois qu'il voulait écrire à la princesse de Clèves, il se piquait un doigt et les caractères tracés étaient de son sang. La mort de Charles IX survint et le jour même que le duc d'Anjou mettait le pied sur le territoire français, pour prendre possession du trône de France, il apprit qu'un mal, aussi prompt que cruel, venait de lui enlever l'objet de sa tendresse, et le priver pour toujours de celle avec laquelle il avait projeté de partager le trône de France. Sa douleur, son désespoir furent inexprimables. Il passait des journées entières dans les pleurs et dans les gémissements, et il ne parut en public que dans le plus grand deuil. Quatre mois après que la princesse était morte et enterrée à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, Henri III fut invité à un grand souper dans cette même abbaye. A peine entré, le roi éprouva un tel malaise, de telles douleurs internes et un si cruel saisissement de cœur qu'il fallut absolument transporter ailleurs le corps de l'infortunée et regrettée princesse. Henri III ne cessa de l'aimer tant qu'il vécut, malgré tous ses efforts pour étouffer cette passion malheureuse et sans issue.

JOSEPH DE KRONHELM

SÉANCES AVEC LE MÉDIUM BAILEY

A la Société des Études psychiques de Milan.

(Extraites de la *Revue* « Luce e Ombra »).

(*Suite*).

Treizième séance. — Vendredi, 8 avril.

Treize personnes, dont quatre dames, assistent à la séance. MM. l'Ingénieur Odorico et Cipriani, membres du Comité, sont absents.

On procède à la visite de la salle et du médium. Comme le médium se plaint d'éprouver une sensation pénible de froid, on convient de lui remettre sa jaquette pour ce soir, avant de prendre divers objets (deux mouchoirs, quelques crayons, un canif, une montre et un portefeuille) qui ont été laissés à la charge d'un des assistants, pendant la séance. On lui met ensuite le sac réglementaire dûment scellé, et il tombe en transe.

La séance est ouverte et le contrôle Whitcombe est le premier à se manifester; il annonce que Bailey est dans un état de dépression et de souffrance tel, par suite de l'état morbide de son foie, que tout autre médium à sa place aurait refusé de s'y prêter ; mais qu'il a voulu montrer qu'il avait de la bonne volonté et que les séances ne seront suspendues qu'en cas d'absolue impossibilité.

Le Comité voudrait, qu'à titre d'expérience, le filet fût levé ce soir, mais le contrôle soulève des objections qui sont justes en partie et il insiste pour que l'isolement du médium soit complet.

Le contrôle Abdalla demande des nouvelles de la petite plante qui a grandi dans les dernières séances, puis le médium, qui est resté longtemps immobile, étendu tout du long dans une attitude de fatigue profonde, revient à lui-même, se lève et, au nom du contrôle Wood, parle, pendant environ dix minutes, sur la survivance de l'esprit après la mort du corps.

Vient ensuite une nouvelle entité qui demande le vase à fleurs qui est encore renfermé dans l'armoire.

Le vase est remis, en pleine lumière, au médium (cette fois sans le panier), après avoir été examiné avec soin : la petite plante s'y trouve encore au même degré de croissance. En même temps, on fait passer aussi au médium la bouteille, laquelle, comme toujours, est examinée au préalable, puis on abaisse et on assujettit de nouveau le filet.

L'entité présente annonce que ce soir on démontrera la différence qui existe entre une plante développée en vertu d'une force occulte, comme celle-ci, et une plante magique. Le médium, après, arrose abondamment la terre, puis il demande qu'on fasse l'obscurité et invite les assistants à converser ensemble, afin de ne pas s'ennuyer dans le cas où le contrôle indien se ferait trop attendre. Mais le Président demande, au contraire, qu'on observe le plus grand silence.

Les mouvements du médium deviennent très agités et l'on entend comme un tintement de breloques ou d'objets métalliques. Pendant ce temps, les contrôles se changent ; tantôt c'est le Dr Clericetti ; tantôt le Dr Griffini, demandant ce qui s'est passé dans la séance. Interrogé sur l'origine du bruit qui s'est fait, il répond qu'il s'agit de l'apport d'une coiffure que les dames indiennes ont coutume de porter sur leur tête, et que c'est un ornement possédant des vertus magiques.

La lumière est faite ; le médium montre l'amulette et se la met sur la tête pour en faire comprendre l'usage ; elle consiste en un ruban large de deux centimètres, broché de clinquant, cousu en cercle de la dimension d'une petite tête et traversé diamétralement d'une queue de chat. Au ruban

sont attachées cinq petites pièces d'argent avec une coquille fendue au milieu. Le contrôle affirme que les monnaies sont anciennes, douées de vertus magiques et qu'elles proviennent de « Cocin » état indépendant de l'Inde.

(*Nota.* — Les monnaies sont : quatre de cuivre avec des caractères arabes et relativement récentes; une d'argent, aplatie de façon à ne rien y comprendre.)

L'obscurité est de nouveau demandée, pendant laquelle on observe le plus rigoureux silence; entre temps le médium s'agite suivant les constatations du Dr Griffini et de M. Marzovati. Après quelques minutes, le contrôle demande un peu de lumière qui paraît insuffisante aux assistants, lesquels n'observent rien de nouveau et insistent pour qu'elle soit augmentée ; ce qui leur permet de voir, dans le vase à fleurs, qui se trouve au pied de la table, une nouvelle plante très développée, ayant dix centimètres de haut avec de longues feuilles lancéolées très foncées. Elle est placée à peu de distance de la petite plante qui y était déjà et la cache presque.

Le médium soulève le vase et le pose sur la table afin que les assistants puissent mieux constater le phénomène ; et étant interpellé, il répond que la nouvelle plante, germée magiquement, est une plante de Kola qui donne des noix de même nom. Puis, le vase étant mis par terre, il demande de nouveau qu'on éteigne la lumière.

Après quelques minutes de silence, on remarque que le médium fait un léger murmure ; les paroles, d'abord confuses et indistinctes, deviennent peu à peu plus claires et plus compréhensibles, et dans la direction de la voix on distingue comme un bruit léger de pas ; les assistants ont l'impression que le médium s'est levé de son siège et se trouve près du filet. D'une voix soumise et mû par une appréhension de peur il demande : « Où suis-je ? Qui êtes-vous ? Je ne vois pas... je ne comprends pas ce qui m'est arrivé ! A qui est ce corps dans lequel je me trouve ?... Je veux savoir... Je veux de la lumière... de la lumière ! »

Les assistants interprètent à la lettre cette dernière exclamation et la lumière rouge habituelle est donnée. Le médium se trouve en effet près du filet, avec les figures adhérentes, le corps plié et le cou tendu dans une attitude de stupeur et de terreur. Le nouveau contrôle demande, toujours d'une voix soumise et caverneuse : « Donnez-moi de la lumière... faites-moi comprendre... dites-moi ce qui m'est arrivé. »

Le médium se dirige ensuite vers sa chaise, s'y laisse tomber et y reste quelque temps comme assoupi ; puis, après les symptômes usuels qui caractérisent un changement de personnalité, il revient à lui et Whitcombe donne des nouvelles sur l'entité qui s'était manifestée peu auparavant. Il dit que c'est l'esprit d'un américain, criminel, mort dans les prisons de New-York, errant dans la zone obscure (spirituel darkness), lequel n'a pas encore compris qu'il est mort, ce qui explique son égarement et ses paroles.

La même entité Whitcombe renouvelle la promesse de l'apport d'un

manuscrit égyptien, quand le médium sera dans un meilleur état de santé Elle promet aussi un souvenir pour le Dr Clericetti dont il connaît la passion pour l'antiquité, et ajoute que la plante magique a disparu parce qu'une chenille en a rongé les racines.

Le médium se réveille et la séance est levée à 10 heures.

En retirant le vase on constate la disparition de la plante, pour cela dite magique, tandis que l'autre plus petite se trouve encore intacte.

Suivent les signatures :

GRIFFINI DOTTI (Eugenio),
Secrétaire des séances.

Quatorzième séance.

Dans une séance tenue le 11 avril, le soussigné propose que les expériences soient faites avec un autre Président, et que le Comité soit libre d'adopter, s'il le juge convenable, d'autres mesures de précaution et une autre méthode, afin que la direction n'ait pas un caractère unilatéral et suggestif et que la responsabilité de la réussite soit, de cette manière, partagée et justifiée.

Dans ce but, le soussigné offre sa démission et le Comité unanime, comprenant l'opportunité, désigne le Dr Cléricetti pour Président des séances futures.

Dans la même réunion on décide ce qui suit :

1° D'appliquer dès la prochaine séance, comme supplément au sac, et y cousus, des réseaux épais pour les mains et la tête, d'en fermer les extrémités avec une ficelle cachetée avec le sceau de la Société, afin que le corps du médium, ainsi que les mains et la tête, soient complètement enfermées ;

2° D'insister pour le transport (déjà demandé au médium et refusé par lui) d'un objet donné d'une chambre à l'autre, les portes fermées, ainsi que la manifestation d'un contrôle quelconque italien, comme probablement des assistants ;

3° De modifier le règlement de manière que la visite du médium et celle des étrangers soient faites par deux membres du Comité auxquels pourra se joindre, si on le désire, un invité ;

4° De faire observer plus strictement l'article du règlement qui prescrit de rédiger le procès-verbal aussitôt après la séance et avec le concours des assistants, chose qui peut se faire rarement, étant donnée l'heure tardive qui empêche de dresser, dans un temps relativement court, disponible, un procès-verbal circonstancié.

A. MARZOVATI,
Rédacteur.

Mardi 12 avril.

A l'heure habituelle de la séance, tous les membres du Comité se réunissent dans la salle à laquelle sont admis dix invités, dont cinq dames.

Pendant qu'on attend le médium, les conjectures les plus étranges s'engagent sur les innovations apportées et sur l'accueil qui y sera fait; quelques-uns craignent qu'il ne veuille pas se soumettre à ce nouvel arrangement.

A peine Bailey se présente-t-il dans la salle qu'on en ferme aussitôt la porte à clef. MM. Cipriani, Cléricetti et Odovico passent, avec le même soin, la visite du médium qui est déjà tombé en transe, puis on lui met rapidement le sac, tandis que le Dr Cléricetti le prévient de l'innovation et lui montrant les réseaux il lui demande s'il y donne son consentement.

Le contrôle Whitcombe répond aussitôt, sans montrer la moindre surprise, qu'il en est très satisfait et qu'il trouve la précaution très convenable.

L'opération étant terminée, on abaisse le filet et on annonce que la séance est ouverte; on éclaire la salle à la lumière rouge. Après un instant de silence, le même contrôle Whitcombe fait observer toutefois qu'on n'avait pas raison de lui appliquer cette mesure de contrôle et que ces accessoires sont inutiles et ne font que limiter l'extériorisation du fluide.

L'obscurité est faite et après cinq minutes de silence absolu, pendant lesquelles a lieu un passage de personnalité, Abdallah demande la cage et désire qu'on éclaire à la lumière rouge. La cage contient encore le nid apporté à la douzième séance et on remet les deux objets au médium après en avoir fait une visite des plus soigneuses.

L'obscurité ayant été faite de nouveau, on entend presque aussitôt le bruit caractéristique d'un oiseau qui vole dans la cage, tandis que le contrôle murmure d'abord, puis profère d'un ton agité quelques mots peu distincts.

D'après l'agitation du médium, les assistants peuvent comprendre que les réseaux mis à ses mains se trouvent accrochés dans les fils de fer de la cage : on fait de la lumière et l'on voit, en effet, le médium aux prises avec elle. Il essaie de dégager ses mains de la cage, mais les mailles du réseau s'embrouillent toujours plus ; le contrôle s'irrite et ne comprend pas, ou ne veut pas comprendre l'offre du Dr Cléricetti de lui venir en aide. Aux paroles agitées et tronquées du contrôle succèdent d'autres mouvements nerveux du médium jusqu'à ce que, d'un mouvement brusque de ses bras, il lance avec force la cage dans la direction des assistants contre le filet aux mailles duquel elle reste suspendue.

Dans l'agitation, il semble que le contrôle ait qualifié dans des termes peu corrects le nouveau mode de contrôle, car le secrétaire, le Dr Griffini, qui est d'habitude l'interpellateur, considère ces paroles comme offensives et lancées à son adresse, et sans considération préalable il répond, d'une manière sévère, en retorquant l'injure, ce qui provoque une nouvelle secousse chez le médium.

Naturellement tout ceci se passe en un clin d'œil ; les assistants se hâtent de dégager la cage du filet où elle s'était embrouillée, arrachant au besoin quelques mailles. Tous constatent aussitôt la présence, dans ladite cage,

d'un petit oiseau vivant et alerte, en tout semblable à la « munia » apportée déjà une autre fois et que maintenant M. Marzovati garde vivant chez lui. La cage et l'oiseau servent d'amusement aux assistants. Le calme étant rétabli, le contrôle Whitcombe prend la parole et explique que l'expression « to be a fool » et ses pareilles sont habituelles dans la bouche des officiers anglais qui s'en servent envers les indigènes des classes inférieures, lesquels les répètent par habitude, sans en connaître la portée ; et cela, dit le contrôle, aussi bien dans la vie incarnée que dans la vie spirituelle.

Denton parle ensuite et veut, pour interprète, une dame anglaise présente ; il insiste sur le même argument en ajoutant qu'il est difficile que les « contrôles Hindous » offensés se prêtent encore à procurer des apports. La dame prie le contrôle d'intervenir afin d'avoir la paix, mais Denton insiste sur les inconvénients de se servir de nouveaux contrôles et sur la nécessité de montrer de la confiance dans les contrôles. Il fait ensuite observer que les conditions faites par le médium avant son arrivée se rapportent à la visite, à l'application du sac et à l'isolement, garanties — selon le contrôle — sans but, puisqu'on admet que les mains et la tête doivent être libres.

Après un long repos du médium, qui semble très fatigué, un contrôle indien se manifeste, lequel déclame encore contre la stupidité des « feringhi » (Européens), pendant que le médium s'étonne, en s'examinant les mains et se tâtant la tête, puis il déchire rapidement avec les deux mains le réseau qui enveloppe sa tête et le jette en arrière comme un capuchon. Changement de personnalité : le contrôle Robinson demande qu'on fasse de l'obscurité, explique que le manuscrit égyptien, qui devait être apporté ce soir, ne pourra être produit, à moins que les contrôles indiens qui procurent les apports soient complètement pacifiés. A 10 h. 15, le médium se lève ; les mêmes personnes qui avaient fait d'abord la visite lui enlèvent le sac, non sans y apporter toute l'attention. On vérifie le morceau du réseau à capuchon ; la ligature du sac autour du cou est toujours intacte, et les réseaux des mains ne portent que trois très petites déchirures produites évidemment par le médium, dans le brusque mouvement des bras pour se dégager les mains de la cage qui s'y était accrochée.

Suivent les signatures :

GRIFFINI (Eugenio),
Secrétaire des séances.

Pour la traduction : Prof. C. MOUTONNIER.

Nice, le 16 décembre 1904.

(*à suivre*).

Nota. — M. Cipriani, en apposant sa signature, juge opportun d'y ajouter la déclaration suivante :

La visite du médium avant l'expérience fut faite avec soin et minutie, de sorte qu'il croit pouvoir rejeter l'idée que le médium tenait dans son dos un oiseau vivant; de même la visite antérieure et postérieure du sac fut faite avec soin et on n'y a trouvé, ni avant ni après, ni déchirure, ni découpure.

COURRIER DE NICE

« Banque aux enchères, Messieurs ? Qui met dix louis en banque ? crie le croupier.

— Quinze louis, répond un jeune homme vêtu d'un complet irréprochable, le monocle à l'œil.

— Vingt-cinq louis ! c'est un grand fils d'Albion, colonel à l'armée des Indes.

— Cinquante louis ! exclame un autre. L'annonce de cette somme fait tourner les têtes vers l'homme prêt, sans émotion, à jeter 1.000 francs sur le tapis vert... comme à la mer... C'est un banquier de la ville fort connu pour sa fortune, son luxe et son écurie.

Cinquante louis en banque ! répète le croupier, beau garçon blond en habit noir, au plastron miroitant en sa blancheur, aux manchettes garnies de gros boutons d'or... cinquante louis ! Personne ne met au-dessus ? Messieurs ? cinquante louis, une fois ; cinquante louis, deux fois ; cinquante louis, trois fois... C'est bien entendu ! La banque est adjugée à cinquante louis.

Le joueur prend le fauteuil situé au milieu de l'énorme table recouverte du tapis vert fatidique partagé en deux tableaux où six joueurs assis à la droite du banquier et six autres à sa gauche sont les « pontes » ou adversaires du banquier, qui donne deux cartes au tableau de droite, deux à celui de gauche et en garde deux pour lui. Le croupier, grand augure de ce Temple de Mercure, dieu des joueurs et des voleurs, fait vis-à-vis au banquier.

— Quelqu'un tient-il le banco ? demande le croupier qui vient de prélever cinquante francs qu'il glisse dans la bouche béante et insatiable de la cagnotte : quarante-huit louis et demi au banco ! Qui fait le banco ?

— Banco ! crie un Arménien à fortes moustaches, aux sourcils épais et chauve comme un œuf d'autruche. — Le banco est tenu, annonce le croupier. Silence solennel... Le banquier donne, l'une après l'autre, au ponte, les cartes des deux tableaux et garde deux cartes... L'Arménien lève, l'un après l'autre, chaque paquet de deux cartes et annonce : 8 à droite... 9 à gauche. Le banquier n'a que 6. Il a perdu... « La banque est remise », dit-il avec calme en jetant un second billet de mille sur le tapis. Alors les joueurs des deux tableaux font leurs mises.

Spectateur silencieux, j'ai, près de moi, un parent inspecteur d'une grande compagnie d'assurances, qu'un récent incendie a appelé à Nice où il vient souvent et qu'il sait « sur le bout du doigt ». Il me fait connaître les mœurs de ce monde, les facettes brillantes, les pierres vraies ou fausses de cette société cosmopolite qui, du 15 octobre au 15 mai, afflue vers la Côte d'Azur ; il me décrit, l'un après l'autre, tous ces joueurs des grands Casinos, gens bien élevés pour la plupart, mais dont il ne faudrait pas scruter trop

à fond toutes les consciences... Russes, Anglais, Américains, Allemands, aux visages impassibles.

Derrière les douze joueurs assis, le banquier et le croupier qui lui fait face, la palette à la main pour ramasser ou payer les mises, s'est formée une nombreuse galerie de joueurs « debout », de dames comme il faut et de belles filles « les internationales du plaisir » parlant toutes les langues, venues faire « la saison » de tous les coins de l'Europe vers ce point d'attraction comme les papillons attirés par une lampe ; brunes Italiennes, blondes Allemandes, au milieu desquelles brillent les beaux types du littoral français. Cette promiscuité bizarre passe inaperçue dans une salle de baccara où les femmes oublient tout devant la folie du jeu qui s'empare d'elles. Placés entre le tapis vert et ces beautés peu sévères, les joueurs sont toujours en danger de perdre l'argent qu'ils dérobent à Plutus pour l'offrir à Vénus.

— Faites vos jeux, Messieurs, Mesdames! dit le croupier blond avec un sourire que lui rendent quelques yeux tendres. Les louis tombent sur le tapis... Placé près d'une dame d'un certain âge dont les diamants ravivent un dernier rayon de jeunesse, je jette un louis sur la table. Le ponte, un gros Russe « abat » 8. Le banquier qui a 3 prend une carte ; c'est une figure, une « bûche ». J'ai gagné : je laisse mes 2 louis. — Vous faites « paroli » ? me dit la dame aux diamants. Oui, Madame. Le ponte dont j'observe les cartes a 3 et demande une carte..., il reçoit un 4. Le banquier tire pour lui 3. J'ai gagné. De nouveau je fais paroli, la chance me favorise et je lève 8 louis. — Vous êtes heureux, me dit la dame aux saphirs, est-ce que vos bons esprits vous protègent au jeu ? Cette question inattendue me surprend. — Est-ce que vous croiriez aux esprits, Madame? — Oui, Monsieur. — Ah! — Et vous, Monsieur ? — Moi, Madame, j'y crois aussi, je fais même profession d'y croire, et je profite de l'occasion que vous m'offrez avec tant d'amabilité pour vous dire que si vous croyez aux bons esprits, il ne faut pas leur prêter le pouvoir de nous conseiller sur un acte aussi coupable que le jeu. — Cela est arrivé cependant, Monsieur, et je vous en donnerai la preuve si vous le désiriez. — Je le désire très vivement, Madame.

Cinq minutes après, ayant quitté la table de baccara en faisant « Charlemagne » avec 7 louis de gain, j'étais assis sur le grand canapé, près de cette dame, fort gracieuse autant qu'honnête, qui m'apprit que son mari, grand propriétaire éleveur de Normandie, était un fervent du tapis vert où il venait de perdre 15 louis. Elle me le désigna, puis me raconta l'histoire suivante que je livre sous toutes réserves à nos amis lecteurs:

— « C'est à Paris, il y a quelques années, que le fait que je vous assure bien exact s'est accompli, me dit cette dame. J'étais chez une parente qui m'avait initiée aux mystères du spiritisme. — Vous êtes bien spirite, Monsieur ? — Oui, Madame, répondis-je en souriant de la parenthèse tardive, veuillez continuer, je vous prie. — Eh bien, cette amie m'avait conduite chez un médium âgé, bien réputé jadis, Mme Rôdière, morte il y a deux ou

trois ans. Nous trouvâmes chez elle une femme du peuple qui sanglotait disant qu'elle n'avait plus que 8 francs pour tout bien et que son propriétaire lui avait signifié impitoyablement de quitter sa chambre avec sa fille malade. Désespérée, elle avait rêvé qu'il fallait aller voir une somnambule et, à son réveil, une voisine l'avait adressée à Mme Rôdière.

Celle-ci s'étant mise à la table devant nous, avec l'autorisation de cette pauvre malheureuse, un esprit vint dicter ce qui suit : « Que Rosalie aille « aux courses à deux heures ; elle mettra ce qu'elle a d'argent sur le cheval « noir qu'elle remarquera en arrivant ; elle gagnera. »

Cette femme allait partir fort peu convaincue de voir se réaliser cette prédiction et demanda ce qu'elle devait. — Rien, lui répondit la vieille dame Rôdière, mais revenez demain me dire si le conseil de l'esprit est bon. — Merci, Madame, je n'ai guère confiance, j'ose l'avouer, pourtant, une chose m'a bien surprise, c'est que vous sachiez mon nom, je m'appelle en effet Rosalie.— Attendez, reprit le médium, en remettant les mains sur la table et en évoquant de nouveau l'esprit qui venait de donner le conseil de jouer aux courses. La table, par coups frappés, ajouta : « Rosalie saura demain qui je suis. »

Notre tour étant venu, continua ma narratrice que j'écoutais avec intérêt, d'interroger la table, je priai Rosalie d'accepter 10 francs en lui disant d'ajouter cette petite somme à ce qu'elle avait afin de grossir l'enjeu et le gain, et je lui annonçai que le lendemain je reviendrais avec mon amie savoir, si elle le voulait bien, le résultat de la prédiction et, au besoin, pour la consoler charitablement dans le cas d'une déception.

Le jour suivant, nous n'eûmes garde de manquer au rendez-vous chez Mme Rôdière où arriva, quelques minutes après, Rosalie, la figure rayonnante de joie.

Elle avait fait exactement ce que l'esprit lui avait dicté. Elle avait vu, dès son arrivée à Auteuil, près des barrières, le cheval noir désigné et avait demandé son nom. —« As de Trèfle», lui avait répondu un parieur. Ne mettez pas sur celui-là surtout, il est tombé dimanche et s'est sûrement disqualifié... Pariez plutôt sur « Faisan », il est toujours premier ou second. Rosalie remercia le conseilleur, se fit conduire au guichet et prit avec ses 15 francs, trois tickets sur « As de Trèfle » le cheval noir... — Hum ! pas fameux, murmura l'employé.

La course partit avec huit chevaux engagés... Vous pensez avec quelle émotion la pauvre Rosalie suivait par-dessus les têtes des spectateurs les jockeys et les coursiers... « Faisan » tenait la tête et « As de Trèfle » ne venait que le quatrième. Au premier obstacle, deux chevaux se dérobèrent. Ils arrivent... « Faisan ! c'est « Faisan », criait la foule. Et désolée, silencieuse, les larmes aux yeux, Rosalie s'en allait pensant : « Ai-je été sotte « pour croire cette vieille avec sa table !... Allons-nous-en... déménager! « Ah ! ma pauvre fille !...» Tout à coup des cris s'élevèrent de toutes parts : « Faisan est tombé au fossé », et, se retournant vers la piste, Rosalie vit passer, comme un éclair, le cheval noir qui arrivait le premier au poteau. « As

de Trèfle »! C'était « As de Trèfle » le gagnant, qui rapporta, chose inattendue, 27 fois sa mise, et Rosalie toucha 405 francs.

— Vous pensez, Monsieur, ajouta la dame aux diamants, si elle fut heureuse et si nous partageâmes sa joie, mais non pas son gain dont elle s'obstinait à m'offrir une partie.

Voulant connaître le nom de l'esprit qui lui avait donné un si bon conseil, Rosalie pria Mme Rôdière de le demander à la table à laquelle cette pauvre femme avait rendu sa confiance. « Honoré ! » répondit-il. — Mon mari ! s'écria Rosalie, riant et pleurant à la fois. »

Et voilà l'histoire que je suis venu cueillir près d'un tapis vert du Casino de Nice..., avec 7 louis pour bien mettre la ponctuation.

Sous ce beau soleil des Alpes-Maritimes qui réchauffe délicieusement les membres engourdis et rend une vigueur joyeuse à mon esprit, je laisse aller mes pensées en contemplant d'un banc de la « Promenade des Anglais » les flots bleus, la voûte d'azur, les mouettes gracieuses qui s'ébattent sur les lames argentées et le beau monde des heureux fuyant l'hiver, et je songe à ma bonne amie qui m'a prié de ne pas la délaisser, je ne l'oublie pas la chère *Revue*, et si deux ou trois pages m'y sont laissées, j'y déposerai ces quelques lignes ensoleillées d'un sourire.

Depuis un mois que je suis arrivé à Nice, un peu inquiet de l'état de mon fils, victime, comme tant d'autres, du surmenage intellectuel auquel la marâtre Sorbonne condamne les « escholiers » du XXe siècle, je suis aujourd'hui rasséréné en constatant les effets de ce climat généreux et bienfaisant.

Nice s'éveille avec la saison hivernale, Nice la blonde met sa jolie parure et son soleil y laisse darder ses plus doux rayons. Hier, sur la promenade, il faisait 18°, les ombrelles claires étaient éployées, les toilettes légères faisaient frou-frou et les pardessus étaient sur les bras. Moi, je me croyais là comme un scarabée sur un magnolia et j'écoutais un pifferaro roucouler en faisant rire sa guitare :

Je veux chanter ton ciel d'azur,
Ton chaud soleil, Nice la blonde,
Ta mer changeante et ton air pur,
Cité joyeuse unique au monde,
Je veux aussi chanter l'amour
Qu'un beau soir Vénus, sans mystère,
A Nice amena de Cythère
Et qu'on y fête nuit et jour.
En chantant, passe rieuse
Ton beau printemps hivernal
Et prépare-nous, joyeuse,
Aux folies du Carnaval !

Je vous donnerais bien les couplets suivants, mais je n'ai pu retenir que

celui-ci. Du reste, j'ai autre chose de plus intéressant à vous dire, c'est que j'ai eu la bonne fortune de trouver à Nice deux collaborateurs de la *Revue*. Mme Diane Marest dont les « Glanes et brindilles » m'avaient fait apprécier le style léger, la tournure fine, femme aimable que je devais aller saluer et qui a bien voulu me présenter à M. le professeur Moutonnier dont l'accueil a été, pour votre serviteur, des plus charmants et des plus flatteurs. Cet homme érudit, à qui la *Revue* doit de si beaux articles et qui vient de publier ce petit volume si doucement consolateur: *A ceux qui doutent et à ceux qui pleurent*, m'invita à venir le voir et me présenta à Mme Moutonnier qui me reçut comme un ami.

Par Mme Marest également j'ai pu faire la connaissance de Mme Minda, médium bien connu à Nice, ainsi que de sa sœur, toutes deux fort aimables et que je reverrai.

Enfin, lors de la seconde visite que je fis à M. et à Mme Moutonnier, j'eus le réel plaisir de rencontrer chez eux M. le Dr Breton, médecin en chef de la marine, officier de la Légion d'honneur, dont la conversation fut si pleine d'attrait que je me suspendis à ses lèvres. Ce n'est là, vous le pensez bien, qu'une image de rhétorique. On a vu souvent un amant suspendu au cou de sa fiancée, un enfant à celui de sa mère..., mais aux lèvres d'un orateur, c'est aussi rare que cruel. Je me souviens d'avoir vu sortir de la mer, à Biarritz, un jour, une jeune fille ayant un petit crabe attaché à l'une de ses lèvres, et je vous assure qu'elle semblait trouver cet appendice admirateur fort gênant. Enfin, si j'étais attentif à la conversation de M. Breton, c'est que, de savant docteur, il était devenu magnétiseur habile et, un beau jour, après bien des doutes, il avait voulu approfondir le sipiritisme et il en est devenu l'un des plus fervents adeptes.

Il nous raconta des faits curieux, vérifiés, hors de doute, obtenus avec deux médiums dont l'un fait maintenant partie de sa famille, Cécile servante italienne honnête, devenue une amie par son dévouement et qui, à l'aide de la clairvoyance, a révélé bien des choses ignorées et vraies pour la plupart. L'autre médium, mort depuis quatre ans, Lucien, intelligent et peu lettré, était également d'une clairvoyance remarquable.

L'aimable docteur a bien voulu me permettre de reproduire, pour nos lecteurs qui seront les siens, deux faits entre les dix ou douze qu'il nous a racontés, preuves à l'appui... Je les aurais donnés sortant de ses lèvres... dont j'étais parvenu à me détacher, lorsque, ce matin, je reçus de Mme Breton le récit suivant : « Pompon était un tout petit chien blanc maltais à longs poils soyeux retombant sur ses yeux ; bête très craintive bien que fort gâtée. Nous lui portions tous une vive affection en raison de sa fidélité à ma mère qu'il n'avait pas voulu quitter même sur son lit de mort, lui léchant les mains et poussant des cris plaintifs.

« Ensuite, Pompon ne quittait plus mon père sur qui cet animal avait visiblement reporté toute sa tendresse de bestiole fidèle. Lors d'une de ses visites chez moi, à Toulon, nous allâmes ensemble, suivis de Pompon, à Carqueirannes voir un de nos fournisseurs, locataire des vignobles du Châ-

teau Réchet. Pendant la visite très intéressante qu'il nous fit faire des vastes chais contenant plusieurs récoltes, nous oubliâmes Pompon qui s'était égaré. Après de vaines recherches et des appels réitérés autant qu'inutiles, nous dûmes, bien désolés, la nuit venue, revenir à Toulon en voiture. C'est alors que mon père, M. Ortolan, mécanicien en chef de la marine, dont l'incrédulité en matière de spiritisme allait jusqu'à une critique souvent acerbe, consentit à avoir recours aux lumières du médium du Docteur, mon mari. Lucien, qui ne connaissait pas notre petit chien recueilli à la maison depuis la mort de ma mère, prit dans ses mains le tapis de natte qui servait de lit au chien et auquel adhéraient quelques poils de Pompon. Il fit son portrait exact et le vit, trempé, errant sous de grands arbres, effaré, grelottant, les poils remplis de ronces (la nuit, il avait fait une assez forte tempête avec grande pluie).

— Menez-moi là-bas, dit Lucien, je retrouverai votre petit chien. Mon mari, le médium et moi, partîmes pour Carqueirannes où, dans un nouveau sommeil, Lucien vit Pompon aboyant à la porte d'une petite maison située dans un bois, et dans laquelle un enfant pleurait très fort. Un jeune homme interrogé par nous au château Réchet situé à mi-côte de la hauteur boisée, voulut bien nous conduire chez le garde. Ici, Lucien est endormi encore une fois : Il voit Pompon couché, depuis le matin, dans une corbeille placée près d'une grande cheminée où, au-dessus d'un bon feu, pend une marmite dans laquelle une vieille femme jette des pommes de terre après les avoir épluchées. Le petit chien, dit le médium, est blessé à la patte droite de derrière qui saigne. Pauvre bête ! elle est fourbue ! Lucien ne sait pas encore où est cette chaumière... On le conduit hors de la maison du garde ; là, il aperçoit notre guide complaisant, assis, nous attendant et regardant curieusement Lucien endormi qui s'écrie : « Celui qui est assis là sait où est cette maisonnette sous bois ; qu'il y coure, il va ramener le chien... Éveillez-moi. . » Trois quarts d'heure après, ce bon jeune homme revenait rapportant sous son bras le malheureux Pompon, méconnaissable, saignant de la patte désignée. Tout dans la description : enfant en pleurs, femme, feu, marmite, pommes de terre, était exact. Lucien s'empara de Pompon, le caressant d'une façon bienfaisante et le rendit lui-même au retour à mon père qui fut bien forcé de constater la clairvoyance du médium qu'il traita en ami depuis lors.

Un autre fait, assez comique de la clairvoyance de ce médium, nous fut encore conté par le Dr Breton.

Je vous le narre de sa part et je me sauve en vous en promettant d'autres.

« Un jour, mes confrères, médecins de la marine, qui me plaisantaient parfois de croire à des choses qui combattaient le matérialisme cher à quelques-uns, me demandèrent la preuve de mes histoires que je leur racontais avec plaisir.

« — Écoute, me dit l'un de mes plus vieux camarades, je vais te remettre une enveloppe fermée avec une sentence latine sur une carte de bristol.

Si ton médium la déchiffre je croirai à son pouvoir et je serai des vôtres.

« Il me fit tenir une heure après une enveloppe collée, cachetée et entourée sur les quatre côtés d'un point de couture devant écarter toute fraude possible.

« Je fis venir Lucien et lui mis cette lettre dans les mains sans ajouter un mot après l'avoir endormi.

« ... Le médium la tourna, la retourna... puis partant d'un éclat de rire : « C'est un homme qui a écrit ce qu'il y a là-dedans... C'est pour se f...icher de vous... et de moi... — Eh bien ! qu'a-t-il écrit? — Il a mis : « Toi et ton médium, vous êtes deux fumistes ! »

« Je renvoyai aussitôt la lettre à mon ami dans une autre enveloppe où je glissai ces mots : « Pas plus fumistes que toi. » Mon ami avoua à nos confrères qu'il était profondément... épaté. » L'aimable docteur n'a pas ajouté si son ami est devenu spirite.

Le cher conférencier Léon Denis est à Nice depuis quinze jours et j'ai eu le plaisir de le voir et de dîner avec lui et deux autres de ses amis. Dimanche dernier, 8 janvier, il a fait une belle Conférence à la Salle Rumpelmeyer. Le sujet en était : *Les phénomènes psychiques et le Spiritualisme expérimental devant la Science.* Présenté à un public d'élite par le professeur Moutonnier, le conférencier a obtenu un brillant succès, comme toujours. Aujourd'hui 15, malgré le Grand Prix couru à Nice, Léon Denis a fait sa deuxième Conférence sur : *Les vies successives et le problème de la destinée*, dont plusieurs journaux rendront compte mieux que moi. Vous voyez, amis lecteurs, qu'à Nice on ne s'ennuie pas.

Nice, 15 janvier 1904.

LEOPOLD DAUVIL.

LA VIE DANS LA LUMIÈRE ET DANS L'AMOUR

Suite aux nouveaux entretiens spirites.

Par les Auteurs des ORIGINES ET DES FINS (1).

Amis, après avoir étudié la vie dans ses origines et dans son évolution à travers tous les états et toutes les formes de la matière, il nous reste à l'étudier dans sa dernière transformation sur les mondes lumineux, avant son entrée dans l'Infini.

Cette étude aura pour vous un double avantage. Elle détruira les fables et les légendes sur lesquelles s'est édifiée, chez tous les peuples, la croyance au bonheur futur. Elle donnera pour base à l'espérance humaine une certitude que le temps ne fera que croître et fortifier.

(1) Voir la *Revue* de mai, juin, août et septembre 1903. — Voir également *Les Origines et les Fins* et *Entretiens spirites* par TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE : Prix des deux ouvrages franco 3 fr. 50 et 2 fr. séparément. Librairie Leymarie, 42, Rue Saint-Jacques, à Paris.

Les aperçus que nous allons vous donner, quoique forcément incomplets, n'en seront pas moins un réconfort pour ceux d'entre vous capables d'en goûter la saveur et d'en apprécier l'importance.

L'image radieuse du bonheur, qui nous attend au terme de notre évolution, sera, pour eux, ce que serait pour de malheureux voyageurs, cheminant sous un tunnel obscur, la vue lointaine des clairs paysages et des champs ensoleillés où doit aboutir leur marche lente et pénible.

L'heure de la lumière sonne pour vous au cadran des Immensités. Le rayon qui vous l'apporte donnera, tout à la fois, la force aux âmes chancelantes et la *connaissance* aux intelligences avides de savoir.

De même que, dans la famille humaine, une mère prévoyante apprend ou fait apprendre successivement à chacun de ses enfants à connaître et à épeler les lettres et les mots de leur langue, afin de les mettre à même de puiser dans les livres les connaissances nécessaires; de même aussi, dans la grande famille spirituelle, à mesure que les âmes parviennent au degré d'évolution voulu, les frères aînés s'empressent de mettre à leur portée le précieux alphabet de la science divine et de leur apprendre à lire dans le livre de Vie pour qu'ils puissent en étudier les merveilleux secrets.

Nous avons vu, dans nos précédentes études, que, sur le plan spirituel, les Dualités travaillent avec acharnement à la reconstitution de leurs groupements, afin que leurs forces complétées leur permettent de monter sur un plan plus élevé que nous avons appelé le plan divin.

Sur les mondes dépendant de ce plan tout est clair, tout est lumineux; plus d'ombre pour cacher la lumière, plus de ténèbres pour abriter le vice. La beauté s'y montre sans voile, la vérité se comprend sans effort. Le périsprit, devenu transparent et diaphane, n'oppose plus d'obstacles au rayonnement de l'âme qui puise, dans les sources mêmes du fluide éthéré, la plénitude de la connaissance et du pouvoir.

Comment dépeindre cette intensité de vie qui ne connaît ni entraves, ni limites; qui porte, à la fois, la perception sur tous les points voulus; qui permet de s'assimiler instantanément le savoir spécial à chaque monde; de ressentir à volonté les émotions tristes ou joyeuses de leurs habitants; d'entendre leurs cris d'appel, d'exaucer leurs vœux, d'adoucir leurs souffrances, d'abréger leurs épreuves.

Faisant partie des Forces divines, ces frères glorieux peuvent, sans quitter leur séjour de bonheur, voler au secours des âmes en détresse, ranimer les courages chancelants, éclairer les intelligences, réchauffer les cœurs, stimuler les énergies et les orienter vers le but final.

Vous voyez que plus le savoir grandit, plus le pouvoir augmente, plus aussi deviennent effectifs les services que nous pouvons et devons rendre à nos frères.

Ce qui vous prouve que la loi fondamentale qui régit la création tout entière n'est autre que la loi solidaire avec ses conséquences logiques et naturelles; nous sommes aidés, secourus et protégés dans la mesure où nous aidons, secourons et protégeons nos semblables.

C'est du plan divin que sont descendus les grands instructeurs, fondateurs de religions qui, soit en Orient, soit en Occident, ont laissé de leur passage une trace si profonde et si lumineuse.

La mission de ces Êtres divins avait un double but: révéler aux âmes enfantines de la jeune humanité les préceptes de la morale éternelle et leur fournir un idéal élevé vers lequel pussent converger leurs prières et leurs aspirations; prières et aspirations nécessaires à la formation des courants fluidiques permettant aux secours d'en haut de répondre aux appels d'en bas.

Le terme de notre évolution nous amènera tous un jour sur ce plan divin où nous trouverons la satisfaction de nos désirs, la réalisation de nos espoirs.

Ce sera pour nous dès lors: fête perpétuelle de l'intelligence par la vision constante de l'ineffable *beauté* et la compréhension facile de ses plus sublimes manifestations ; fête éternelle du cœur par la possession du *bien* suprême dans lequel nous retrouverons avec nos affections passées, tous les cœurs aimés près desquels les nôtres ont battu pendant le cours de nos vies successives.

Et la certitude de l'infinie durée du bonheur enfin conquis, en doublera le prix en en décuplant la valeur.

L'ignorance dans laquelle vous êtes actuellement, concernant les états supérieurs de la matière, rend plus difficile notre tâche d'instructeurs et augmente la difficulté que vous éprouvez vous-mêmes à comprendre nos explications.

Comment, en effet, vous faire clairement saisir les agissements de la vie sur des mondes si différents du vôtre? Mondes où plus rien d'opaque ou de lourd ne subsiste; où la matière, devenue, fluide et transparente, prend *d'elle-même* la forme voulue par la volonté qui la dirige; où, par la vue directe de la pensée, les êtres se comprennent sans le secours de la parole; où l'intelligence perçoit et réalise, sans peine et sans effort, les idéales conceptions de l'art et du génie arrivés à l'extrême limite de la perfection!

Combien n'est-il pas plus impossible encore de vous faire comprendre la manière dont s'opère le travail de pénétration que les dualités doivent accomplir sur les mondes lumineux!

Que ce mot de travail ne vous effraie pas. Ni la souffrance ni l'effort pénible n'ont accès dans ces régions bénies. C'est dans l'enivrement d'une joie sans mélange, au milieu de jouissances inconnues de vous que la flamme bleue de l'Idéal et la flamme rouge de la volonté s'attirent, s'unissent, s'interpénètrent pour former la flamme blanche et pure de l'Unité.

Ce fusionnement des éléments constitutifs de l'âme a sa répercussion sur les forces de la matière. Mettant fin à leur état d'opposition, le positif et le négatif s'équilibrent en se fusionnant et, de cette union désormais

complète et définitive, naît une force nouvelle dont les propriétés sont aussi étranges que merveilleuses.

Ainsi, pour la reproduction de la vie, les forces n'étant plus séparées, n'ont pas besoin de se rechercher dans des éléments étrangers. La matière épurée fournit les matériaux du corps lumineux de l'androgyne qui se féconde elle-même en enveloppant de ses voiles transparents les flammes vives et scintillantes qui se pénètrent dans la splendeur de la lumière et de l'amour.

Les paroles du divin Instructeur Jésus: *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père* vous montrent que le plan divin n'est point l'unique séjour de la vie libre et heureuse.

En effet, dès que les forces de la Dualité ont achevé leur œuvre de pénétration et donné naissance à l'Unité, celle-ci quitte pour toujours les mondes fluidiques et s'élance dans le resplendissant foyer de l'Infini.

En traversant le premier degré, elle abandonne son périsprit, destiné à former de nouvelles dualités, et entre, joyeuse, dans le deuxième degré, poursuivant la recherche de l'*absolu* et de la perfection suprême, source de son éternel bonheur.

Le foyer de l'Infini étant encore pour nous un insondable mystère, nous ne pouvons nous faire une idée exacte des conditions de la vie arrivée à ce degré d'incomparable grandeur. Nous savons seulement que, par d'ineffables surprises, se révèlent à l'âme ravie les secrets profonds qui échappent à nos perceptions limitées. Elle comprend la raison d'être de cette merveilleuse création, sans commencement et sans fin. Elle apprend le secret de la formation des atomes et de la force qui, de l'Infini, les lance dans l'espace pour en accomplir la douloureuse traversée. Et surtout, surtout, elle acquiert la connaissance de la cause première, principe et source de toute vie, à qui nous devrons, après les courtes joies de nos vies terrestres, les bonheurs sans fin de nos vies futures.

Ainsi, l'œuvre qu'avec votre concours nous venons de mener à bonne fin est, sachez-le, l'œuvre de tous les temps et de tous les lieux.

Elle surgit sur chacun des mondes de l'espace au moment décisif où leurs humanités franchissent le pas qui sépare l'enfance de la virilité.

Renfermant en elle l'explication logique, quoique forcément restreinte, des secrets de la création, des problèmes de la vie, des mystères de l'au-delà, elle éclairera d'une lueur suffisante les futurs travaux des penseurs et des chercheurs du *vrai*.

Élaborée par des procédés nouveaux, elle vous prouve que les rapports entre le visible et l'invisible peuvent produire d'autres résultats que les élucubrations d'esprits frivoles et légers.

Elle vous prouve surtout la tendre sollicitude de l'intelligence, directrice de l'Univers qui, par des voies différentes et des moyens toujours variés, sait répartir la force et la *lumière* sur les mondes en travail.

En effet, si vous consultez les annales de l'humanité, depuis ses origines jusqu'à nos jours, vous constaterez que tous les événements qui ont contribué à son évolution, toutes les inventions et les découvertes qui ont accéléré son progrès, ont toujours été dus à un apport d'intelligence et de lumière fait en dehors des règles communes.

Honneur aux grands Instructeurs, nos frères aînés, qui, en temps opportun, n'ont pas craint de revêtir la forme incommode et grossière du corps humain pour venir éclairer leurs jeunes frères et tracer la voie qui, seule, conduit au bonheur.

Honneur aux génies de tous les temps par qui s'est traduite l'inspiration des Esprits élevés pour répandre parmi vous le sentiment du *Beau*, l'amour du *Vrai*, le désir du *Bien*.

Honneur aux êtres de dévouements obscurs, de vertus modestes et cachées dont les pures émanations ont clarifié l'atmosphère fluidique qui vous entoure. C'est grâce à eux que l'inspiration divine peut enfin la pénétrer et venir inonder vos âmes de ses vivifiantes clartés.

Que l'exemple de vos devanciers stimule votre énergie et ranime votre courage !

Que, dès ce jour, l'oubli de vous-mêmes, le dévouement à vos semblables, la pitié compatissante pour ceux qui souffrent vous fassent marcher sur leur noble trace.

Vous vous préparerez ainsi aux sublimes fonctions que vous réserve l'avenir alors que, devenus plus que des hommes, c'est-à-dire des Dieux, vous seconderez les Forces divines et coopérerez avec elles à l'œuvre grandiose de la création.

Et maintenant que les classes de notre pensée nous ont amenés en face de cet infini où nous attendent, non plus les décevantes illusions des vies inférieures mais les consolantes réalités de la vie libre et triomphante, c'est sur son seuil béni que, clôturant notre enseignement, nous vous disons à tous, non pas *adieu*, mais *au revoir* !

XXX...

FIN

ÉVOLUTION DE L'AME ET DE LA SOCIÉTÉ

Introduit en France au XVIIIe siècle par les philosophes et surtout par les encyclopédistes, le matérialisme s'est répandu, de proche en proche, des classes supérieures jusqu'aux couches inférieures de la société.

Les conséquences de ce mouvement philosophique, — réaction contre le théologisme catholique, — ont été heureuses à certains égards et funestes à d'autres.

Heureuses, en ce que la partie critique, la partie négative de cette philosophie a combattu rigoureusement la superstition, le mensonge, l'hypocri-

sie; et en ce que le progrès scientifique, dont elle a été le point de départ, a fait progresser l'industrie et a contribué puissamment à améliorer les conditions matérielles de la vie humaine.

Funestes en ce que la portée positive de la doctrine matérialiste n'a pu rien élever de solide dans le domaine moral sur les ruines accumulées par la critique. Le matérialisme, en effet, a pour conséquence inévitable le fatalisme, destructif de toute liberté, de toute responsabilité, donc de toute moralité.

Si la théorie matérialiste était réellement scientifique, si elle était vraie, il faudrait bien prendre son parti des ruines qu'elle entraîne, car rien ne peut prévaloir contre la vérité. Mais il n'en est pas ainsi. On reconnaît de plus en plus que cette théorie ne peut donner une explication satisfaisante ni du monde physique, ni du monde moral, et l'on abandonne peu à peu cette hypothèse — car ce n'est qu'une hypothèse, — pour retomber dans le doute, ou pour revenir au spiritualisme.

On en est arrivé à ce point que les savants les mieux renseignés se demandent si la matière existe.

Bien entendu, ce n'est encore qu'une rare élite qui délaisse le matérialisme. Les idées marchent, mais à petits pas. La foule suit l'élite, en bien comme en mal, mais lentement. Il a fallu longtemps à la masse du peuple pour renoncer à ses préjugés religieux et scientifiques, et pour adopter les idées matérialistes, préconisées par les savants. Il lui en faudra encore beaucoup pour revenir du matérialisme à un spiritualisme mieux entendu et plus rationnel que celui du catholicisme.

Raison de plus pour travailler activement à éclairer le public sur l'âme, sa nature, son origine et sa destinée. C'est le but que s'est proposé M- Senillosa, dans un volume paru depuis quelques années déjà (1), qui n'a pas eu, croyons-nous, assez de retentissement, et dont nous voulons essayer de résumer les principales idées.

*
* *

Avant de décrire « l'évolution de l'âme » principal objet de l'étude de M. Senillosa, il convient naturellement de commencer par examiner si elle existe ou non, si elle est distincte du corps, si elle est autonome, ou si, comme le veut la thèse matérialiste, elle n'est qu'un produit du corps, une sécrétion du cerveau et, par suite, absolument dépendante de l'organisme, comme l'effet de la cause.

On comprend aisément, d'abord, que, si l'âme était un produit du corps, les facultés affectives et intellectuelles qui sont son apanage, devraient être en rapport exact avec la constitution physique des sujets. L'homme le plus fort physiquement serait aussi le mieux doué aux points de vue moral et intel-

1. *Evolution de l'âme et de la Société* par Felipe Senillosa, traduit de l'espagnol par Alfred Ebelot, 1 vol. in-16. Paris, Chamuel éditeur, 1899. En vente à la librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, à Paris, 3 fr. 50 broché.

lectuel; il serait le meilleur et le plus intelligent. Et chacun serait bon et, instruit en juste proportion avec sa force corporelle.

Or, les faits sont loin de s'accorder avec cette hypothèse. Ils semblent même la contredire dans la majorité des cas. Les hommes gros, grands robustes, sont rarement d'une intelligence remarquable, — on dirait que leur âme est assez occupée à entretenir son énorme enveloppe ; — tandis que dans les corps chétifs et malingres résident très souvent des intelligences supérieures.

D'autre part, si l'âme dérivait du corps, elle devrait suivre celui-ci dans toutes les fluctuations qu'il subit sous l'influence des agents extérieurs : saine quand le corps est en bonne santé ; malade, quand le corps est atteint, et d'une maladie analogue à celle dont souffre son auteur.

Cela arrive bien dans quelque mesure, mais les exceptions sont beaucoup trop fréquentes pour que la règle soit admissible. Il ne manque pas de gens maladifs et malades qui possèdent une âme saine et puissante. On voit même une foule de cas où la maladie, qui terrasse le corps, exalte les facultés de l'âme. On ne peut donc admettre que celle-ci soit dans une dépendance causale de celui-là.

Enfin, si l'âme dépendait du corps, comme l'effet de sa cause, elle ne pourrait exercer aucune de ses fonctions que par l'intermédiaire des organes corporels, elle serait incapable de rien faire sans leur secours.

Pourtant, l'expérience prouve sans conteste que, dans le sommeil, dans le rêve, dans le somnambulisme, l'âme sent, voit, entend, pense, veut, agit indépendamment des organes, et souvent même avec plus de rectitude.

L'état d'anesthésie est une preuve non moins démonstrative de l'indépendance de l'âme.

Toutes nos connaissances, disent les matérialistes, viennent de nos sens et ne sont que des sensations transformées.

La sensibilité supprimée temporairement, comme elle l'est par les anesthésiques, les connaissances devraient disparaître avec elle, l'intelligence devrait suivre la sensibilité dans sa fugue.

On sait qu'il n'en est rien.

« S'il existe quelque chose, écrit Buisson (cité par M. Senillosa), qui puisse démontrer l'indépendance du Moi, c'est assurément la preuve que nous fournissent les patients soumis à l'action de l'éther, et chez qui les facultés intellectuelles résistent dans cet état aux agents anesthésiques. »

Velpeau, surpris des particularités qui se présentaient chez les malades endormis, pour être opérés, au moyen du chloroforme ou de l'éther, s'écriait : « Quelle mine féconde pour la psychologie et la physiologie que des faits comme ceux-ci, qui séparent l'esprit de la matière, l'intelligence du corps ! »

Toutes ces considérations et d'autres que l'on pourrait présenter, semblent donc prouver irréfutablement que l'âme n'est pas un produit du corps, qu'elle jouit d'une existence qui lui est propre.

C'est le moins qu'on en puisse conclure. Qui sait même si l'on ne pour-

rait pas soutenir la thèse inverse du matérialisme : que le corps est le produit de l'âme, que l'âme fabrique son corps, comme l'escargot sa coquille, comme la tortue sa carapace.

*
* *

L'âme existe. Telle est la conclusion que nous devons retenir.

Qu'est-ce que cette âme ? Quelle est sa nature ? D'où vient-elle, où va-t-elle ? Quelle est, en un mot, son « évolution » ?

Dieu crée-t-il, comme l'ont prétendu les théologiens, une âme toute neuve pour chaque enfant qui vient au monde, à un moment quelconque de la gestation ?

Et chacune de ces âmes, une fois créée, est-elle destinée, après quelques mois ou quelques années de séjour sur la terre, à survivre éternellement au corps, dans le paradis ou dans l'enfer, dans l'enfer surtout ?

Si Dieu créait une âme pour chaque nouveau corps, — à moins de nier la justice divine, — il faudrait que toutes les âmes fussent égales entre elles, et même que toutes fussent revêtues de corps non seulement semblables, mais parfaitement égaux.

Dans cette hypothèse, tous les hommes devraient avoir : mêmes forces physiques, mêmes sens, même intelligence, mêmes goûts, mêmes aptitudes, mêmes facultés intellectuelles et morales.

La réalité, encore ici, est en opposition manifeste avec l'hypothèse. La plus grande diversité naturelle règne entre les hommes sous tous les rapports. Il n'y a pas deux hommes qui se ressemblent exactement, même au physique. Quant au moral, la diversité est infinie.

Dira-t-on, avec Helvétius et ses disciples, que cette diversité provient de l'éducation, en comprenant sous ce mot toutes les influences du milieu physique et moral ?

Les mêmes conditions de milieu devraient alors donner des individus semblables ou à peu près. Les enfants d'une même famille, les élèves d'une même école, les habitants d'une même localité, etc.. soumis à la même ambiance, ne présenteraient, tout au plus, que de légères et superficielles différences, tant au physique qu'au moral.

Encore ici, l'induction est démentie par l'expérience. Dès la plus tendre enfance, on voit s'annoncer, chez des sujets soumis au même régime physi-moral et pédagogique, des différences typiques, qui vont s'accentuer de plus en plus, en dépit de tous les efforts que l'on fait pour les contenir :

Les enfants-prodiges surtout démontrent, avec la dernière évidence, comme l'observe M. Senillosa, « que nous naissons pourvus d'intelligences inégales, et que le génie n'est le fruit ni de l'éducation, ni du milieu, ni des circonstances. Le dicton vulgaire : Cet enfant est un diable, cet autre est un ange, que nous entendons à chaque instant, n'est que l'inconsciente constatation d'une profonde loi physiologique et morale. »

Pourquoi, en effet, ces enfants ont-ils des aptitudes si précoces et si extraordinaires ? Pourquoi les possèdent-ils pour telle science ou tel art, et

non pour d'autres? Parce que tel est le bon plaisir de Dieu? Explication très commode, mais peu rationnelle.

On ne peut donner une réponse soutenable à ces questions qu'en attribuant à l'âme la préexistence, en supposant que nos âmes ont passé par un plus ou moins grand nombre de vies antérieures, dans lesquelles elles ont développé telle ou telle de leurs potentialités.

Dans cette hypothèse, l'âme qui vient animer un enfant aurait déjà animé d'autres corps, passé par d'autres existences corporelles, dans lesquelles elle aurait acquis les qualités ou les défauts dont elle se trouve pourvue.

Mais, diront les positivistes, ce n'est là qu'une pure hypothèse.

C'est incontestable, mais le rôle des hypothèses est précisément de rendre raison des faits. Or, aucune autre hypothèse ne peut, aussi rationnellement que celle-ci, expliquer les inégalités naturelles qui existent entre les hommes et même entre tous les êtres.

L'hypothèse de la préexistence des âmes est donc rationnelle. Est-elle aussi confirmée par des faits? C'est ce que nous devons examiner maintenant.

*
* *

La conséquence logique de la préexistence de l'âme est sa survivance. Si l'âme a préexisté, elle doit survivre au corps actuel. Il n'y a pas de raison pour qu'elle s'éteigne à la fin de la vie présente plutôt qu'à l'une des précédentes.

Pourquoi, en effet, s'arrêterait-elle ici et sitôt dans son évolution. Les aspirations sont-elles rassasiées? Ne lui reste-t-il plus rien à connaître et à aimer sur cette planète et sur tant d'autres, qui n'ont pas moins droit que celle-ci à porter des habitants?

Convenons que la vie aurait un but bien étroit, bien mesquin, si elle se bornait aux quelques instants que l'âme passe sur la terre, comme le veulent les catholiques et les matérialistes.

Les tendances naturelles de l'homme indiquent sa destinée. Ses aspirations à la perpétuité et au progrès ne peuvent être satisfaites dans un si court délai; elles n'auraient même pas d'objet réel, ce qui serait contradictoire avec tout ce que nous connaissons de ce monde, où tout tend vers une fin et peut trouver les moyens de la réaliser.

Ces aspirations ne peuvent donc être satisfaites, ne peuvent atteindre leur objet que dans d'autres existences consécutives. C'est l'âme qui les éprouve, elle doit donc survivre au corps pour atteindre sa fin.

Ces considérations, sans compter celles que nous omettons, ne sont pas sans importance; mais ce ne sont là que des preuves de raison et l'on nous demande des preuves de fait de la survivance de l'âme. Voyons donc si nous pourrons en trouver,

Un fait certain, d'abord, c'est que dans tous les temps, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants ont cru à la survivance de l'âme.

Partout on a eu des preuves sensibles de cette survivance; on a vu, entendu des morts, on leur a parlé, on a reçu d'eux des révélations, des conseils, des renseignements sur le passé et même des prédictions sur l'avenir. De tout temps il y a eu des apparitions de morts, on a évoqué leurs âmes avec plus ou moins de succès, on a eu avec eux, en un mot, non pas des rapports suivis, réguliers, à volonté, — ce ne serait plus la peine de mourir, — mais des rapports fréquents, ce qui suffit à notre thèse.

Ce n'est que depuis très peu de temps que l'on s'est mis à douter de la réalité de ces communications et même à les nier. Mais les arguments présentés par les sceptiques sont d'une faiblesse déplorable et ne peuvent pas plus prévaloir contre les faits, — qui se produisent toujours plus ou moins, — que la négation des papes n'a pu prévaloir contre l'opinion de Galilée sur la rotation de la terre.

Les preuves de survivance de l'âme que vous venez d'indiquer, diront sans doute les adorateurs des méthodes scientifiques modernes, sont d'ordre *historique* et non d'ordre *scientifique*, et n'ont, par conséquent, aucune valeur à nos yeux. Ce qu'il nous faut, c'est une démonstration expérimentale.

Les réponses à cette objection nous écarteraient trop de notre sujet pour que nous puissions les exposer ici; nous dirons seulement que la réalité des faits d'ordre spiritualiste est prouvée aussi authentiquement que celle de tout autre ordre de faits historiques et que, si on les rejette, il faudra aussi, pour être logique, rejeter toute l'histoire. Les scientistes nous mèneraient loin, si nous voulions les suivre.

Au surplus, nous pouvons présenter de la survie des preuves telles qu'ils nous les demandent.

Les médiums, semble-t-il, sont plus rares et moins puissants de nos jours que dans les temps anciens : mais ils sont encore assez nombreux pour que toute personne de bonne foi puisse acquérir la certitude de la survivance de ceux que nous appelons les morts.

Et puis, nous pouvons suppléer à l'infériorité de nos médiums par des procédés d'ordre absolument scientifique. On ne se contente plus de voir les fantômes, on obtient des preuves matérielles de leur présence, on prend des empreintes de leur corps fluidique, on les photographie.

Inutile de citer ici des exemples de ces faits, on peut les trouver dans une foule de livres et M. Senillosa en rapporte un assez grand nombre pour mettre dans l'embarras les sceptiques les plus robustes.

Ainsi, de même qu'après avoir usé nos yeux nous nous servons de lunettes, de même, après avoir émoussé nos instincts spirituels, nous y suppléons par des moyens physiques, mécaniques, pour entrer en rapport avec les esprits.

Le spiritualisme se trouve ainsi démontré rationnellement, historiquement et scientifiquement, par la raison, par l'histoire et par l'expérience. « Lorsque la physique sera parfaite, a dit Bacon, il n'y aura plus de métaphysique. » On peut ajouter : « Tant que la physique ne sera pas parfaite, on ne sera pas autorisé à nier la métaphysique. »

∴

Il résulte de la démonstration que nous venons de faire : que l'âme existe actuellement, qu'elle a existé antérieurement à la vie actuelle, qu'elle continuera d'exister postérieurement à cette vie et indéfiniment.

Qu'est-ce que l'âme ? On ne peut la définir que par analogie avec les autres choses que nous connaissons. On peut la comparer à un germe, qui se développe par sa propre force, sous l'influence de causes extérieures appropriées.

Notons que les influences extérieures sont les conditions du développement de l'âme, de son évolution, mais n'en sont pas le principe. Ce principe réside dans l'âme elle-même. C'est elle-même qui se fait.

Quelle est la loi de l'évolution animique ? De ce que l'âme a progressé dans ses existences antérieures, de ce que, dans l'existence présente, elle continue de tendre vers son extension, son progrès, on est en droit de conclure qu'elle continuera de suivre cette direction dans ses existences ultérieures et que la loi de son évolution, comme celle de tous les germes, est le progrès. C'est là sa destinée.

L'âme est-elle absolument immortelle ? Passera-t-elle éternellement d'une existence à l'autre en grandissant toujours ?

Nous n'en savons rien et ne pouvons le savoir, puisque nous ne pouvons avoir aucune idée précise et exacte des mots : *absolu*, *temps*, *éternité*. Heureusement cette connaissance ne nous est pas nécessaire pour bien régler notre vie. L'essentiel est de savoir, ce que nous venons de démontrer, que nous sommes, dans une large mesure, notre propre ouvrage ; que nous sommes le produit de nos existences passées et que notre avenir est en nos mains.

La doctrine spiritualiste ainsi entendue est beaucoup plus rationnelle que les théories catholiques et matérialistes.

Pour les matérialistes, on l'a vu, l'âme n'existe pas ; notre existence se borne à la vie actuelle avant laquelle nous n'étions rien et après laquelle nous ne serons rien. Idée qui répugne à nos instincts les plus intimes, les plus vivaces.

Les catholiques, après avoir supposé que les âmes sont créées pour chaque nouveau corps, sans avoir subi aucune incarnation antérieure, sans avoir joui d'aucune forme d'existence, attribuent ensuite à cette âme une seule vie, courte ou longue, bonne ou mauvaise, suivie d'une éternité de bonheur ou de malheur ; mais ils ne donnent aucune preuve de raison où de fait, de l'immortalité de l'âme.

Pourquoi l'âme serait-elle immortelle ? Parce que, dit-on, si Dieu, qui l'a créée, la détruisait ensuite, il se mettrait en contradiction avec lui-même, ce qui est inadmissible.

Mais on pourrait aussi bien dire que Dieu s'est mis en contradiction avec lui-même en créant l'âme. Pourquoi est-il resté une éternité sans la créer et quelle idée le prend de la créer à tel ou tel moment ?

Et dans quel but Dieu créa-t-il l'âme catholique ? Pour animer un corps

pendant quelques heures, quelques années au plus, et retomber ensuite dans un état passif équivalent à la non-existence. N'est-il pas plus digne de Dieu de créer l'âme, tant qu'à faire, pour un nombre indéfini d'existence ?

Si la vie est mauvaise, Dieu est mauvais, il n'est plus Dieu. Si elle est bonne, Dieu est bien avare de la donner si courte et unique. Ou il n'a pas pu, ou il n'a pas su, ou il n'a pas voulu donner aux âmes une plus longue existence. Dans toutes ces hypothèses, Dieu est au-dessous de sa nature et de son rôle : il n'est pas Dieu.

Les matérialistes, niant l'existence de l'âme, nient *a fortiori* sa survivance et les communications des âmes des morts avec celles des vivants. Ils sont logiques, mais avec les négateurs perpétuels il n'y a pas à discuter.

Les catholiques admettent la survivance et même l'immortalité de l'âme, mais ils nient la réalité et même la possibilité des communications entre les morts et les vivants.

Il est vrai que, refusant d'admettre les communications d'une personne avec ses parents et ses amis défunts, ils affirment l'influence sur cette personne de son ange gardien et de ses saints patrons, influence bien moins probable puisqu'elle ne les a jamais connus.

Cependant, les rapports spirituels étant trop manifestes pour pouvoir être niés catégoriquement, les catholiques les divisent en deux classes : miracles et prophéties, quand ils ont reçu leur estampille ; sorcellerie, démonialisme, tout le reste.

Nous ne suivrons pas M. Senillosa dans les applications qu'il fait du spiritualisme à la sociologie : il faut savoir se borner. D'ailleurs, nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur cet important sujet. Pour le moment, nous nous contenterons de rapporter les paroles suivantes de l'auteur :

« L'existence et la survivance du potentiel spirituel sont des faits scientifiquement établis. Ils apportent un élément d'une décisive importance pour déterminer notre conduite individuelle et collective. S'il y en a qui doutent encore de l'âme indépendante du corps et des manifestations psychiques qu'elle produit, c'est qu'ils n'ont pas pris la peine d'étudier la question. »

Qu'ils prennent donc cette peine, la question est assez importante, le moment est assez critique, et nous pouvons assurer qu'ils ne s'en repentiront pas.

ROUXEL.

BIBLIOGRAPHIE

Franz HARTMANN, *Magie blanche et noire*, prix 6 francs.

Ce livre a été écrit pour désabuser les personnes crédules qui croient qu'elles peuvent exercer des pouvoirs spirituels à l'aide d'incantations et

de formules. Il a été écrit pour prouver que les pouvoirs spirituels doivent être développés avant d'être exercés, et pour expliquer aussi les conditions nécessaires à leur développement. *Magie* veut dire l'art divin d'exercer le pouvoir spirituel à l'aide duquel l'esprit, éveillé dans l'homme, peut contrôler les éléments vivants et invisibles dans la substance, âme de l'Univers, et, surtout, ceux de son âme propre parce que ceux-là sont plus près de lui. Si nous désirons maîtriser des forces quelconques, il est nécessaire, avant tout, de savoir ce qu'elles sont, et quelle est leur origine; or, il n'est pas de meilleur moyen d'étudier les qualités des forces internes qu'en observant celles qui sont actives en nous-mêmes, la perception de ce qui se passe dans notre organisme psychique pouvant nous éclairer parfaitement sur ce point. L'art de la Magie est l'exercice d'un pouvoir spirituel, qu'on peut seulement obtenir par la maîtrise du moi, et il est impossible d'enseigner à quelqu'un comment on peut exercer un pouvoir qu'il ne possède pas, parce qu'il ne l'a pas développé en lui ; nous pouvons seulement indiquer le chemin par lequel les pouvoirs psychiques latents chez tous les hommes peuvent être développés; tous les hommes sont, fondamentalement, constitués de même, et chaque être contient en lui les pouvoirs magiques, en germe à l'état latent ; mais on ne peut pas dire qu'ils existent avant qu'ils ne soient actifs et se manifestent d'abord intérieurement, et ensuite extérieurement. Pourquoi nous arrêterions-nous ici ? Pourquoi ne nous serait-il pas possible d'aller plus avant et d'enchaîner les forces conscientes et semi-conscientes qui pénètrent notre âme et aussi l'âme du monde ? Pourquoi ne serait-il pas possible de condenser en des formes, par l'omnipotent pouvoir de la volonté, les *Élémentals* vivants, mais sans formes, de concentrer et enfermer dans la forme des principes vivants et universels qui, bien qu'ils soient pour nous, à l'heure actuelle, invisibles, n'en existent pas moins ? Les Sages de l'Orient ont accompli tout cela, il y a des milliers d'années, et nous pouvons l'accomplir de même, pourvu que nous atteignions un état égal de perfection à celui que possèdent les *Adeptes*.

.˙.

Faits et gestes d'un esprit, (Gesta di uno Spirito) précédés d'une étude du professeur Enrico Pasaro, par Francesco Zingaropale. Naples. Librairie Detken et Rocholl. 1901, 120 pages.

Sous ce titre M. Pinous entretient des manifestations mystérieuses spontanées qui ont eu lieu au XVIIe siècle, dans le monastère des Pères de Saint-Gérôme, à Naples. Les faits sont relatés dans une chronique du temps jusqu'alors inédite.

L'auteur examine d'abord, dans une introduction d'un grand intérêt, la réalité objective des manifestations spontanées, leurs lois, leurs causes, enfin la méthode qui doit présider à l'étude des phénomènes. Dans une seconde partie il établit l'authenticité et l'importance du texte de la chronique dont il fait un commentaire critique et psychologique. Le cas rapporté est un cas de possession, qui s'interprète très clairement à la lumière de la théo-

rie spirite mais que la chronique rapporte évidemment à l'intervention du Malin. Le texte raconte une série de manifestations spontanées, nombreuses et variées. Citons, parmi les plus fréquentes et les plus simples : bruits, rumeurs, soupirs, transports d'objets mobiliers, projectiles, d'origine inconnue, lancés avec force sur les objets et les personnes. Parmi les phénomènes les plus complexes, nous avons lu, rapportés, plusieurs cas de matérialisations, d'apports, d'apparitions visibles et tangibles. Les cas d'écriture directe et de voix sont habituels.

Il serait à souhaiter vivement, pour le plus grand intérêt des sciences psychiques, que l'auteur, comme il en a le désir, pût nous donner, au lieu d'un simple essai, un traité complet avec les développements nécessaires.

La Science, l'Histoire, la Doctrine ne peuvent que gagner à la vulgarisation de ces faits anciens car on ne peut accuser les témoins de l'époque de les avoir observés et racontés avec un esprit du parti-pris spirite qui pourrait en fausser le sens et en atténuer la valeur.

*
* *

La Résurrection, la curieuse et audacieuse revue d'Albert Jounet, se trouve désormais chez Chacornac (11, quai Saint-Michel), l'éditeur bien connu des ésotéristes et des psychistes. Dans le numéro de novembre-décembre 1904 on lit : *Regnum Dei intra vos*, d'Albert Jounet, sorte de Yoga chrétienne, démocratisant et précisant l'expérience mystique ; l'*Appel chaleureux à l'union des Églises et des déistes*, de E. V. ; les hardies *Revendications*, de Mme Claire G., réclamant à l'Église, au nom de la charité, que les prières et cérémonies funèbres ne soient plus déniées aux suicidés ; *La guerre sublime*, poème d'Albert Jounet, réconciliant, dans un lyrisme puissant et sauvage, l'idéal pacifique et l'idéal héroïque, en consacrant le courage à la science.

Abonnement d'un an : France, 2 fr. 50 ; Étranger, 3 francs. Paraît tous les deux mois.

*
* *

Le Credo chrétien. Son origine et sa signification,
par C.-W. LEADBEATER, traduit de l'Anglais.

Travail des plus intéressants et des plus instructifs. L'auteur examine successivement et comparativement les trois credo : des Apôtres, de Nicée et d'Athanas ; il passe en revue les additions et modifications qu'ils ont subies et enfin dégage de chacun d'eux, phrase par phrase, leur véritable sens voilé sous la forme symbolique : c'est l'explication théosophique de ces trois credo.

Nota personnel : Je ne possède pas suffisamment les connaissances même élémentaires théosophiques pour pouvoir convenablement apprécier cette œuvre. Je me perds dans ces explications et au milieu de ces logos et logoi — l'auteur distingue les deux personnalités du Christ et du Jésus mais sans aucune preuve documentaire à l'appui — et je retiens le passage

de l'introduction (page 3) où l'auteur déclare que les renseignements qu'il donne sur les credo n'ont été puisés ni dans les livres théologiques ni dans les écrits anciens, mais sont simplement le résultat d'investigations faites dans *les clichés âkâchiques* par des occultistes.

*
* *

Réincarnation, par Annie Besant, traduit de l'Anglais.

Très bon travail élémentaire pour ceux qui désirent apprendre la doctrine théosophique.

La réincarnation est un des principes communs aux théosophes et aux spirites. Annie Besant, qui est une femme d'une haute intelligence et d'une grande érudition, nous donne successivement de la réincarnation : sa définition, ce qui se réincarne chez l'homme, ce qui ne se réincarne pas, la méthode de la réincarnation, son but, ses causes, ses preuves, les objections qu'on peut formuler ; tout cet exposé est très méthodique.

Toutefois il y a dans tout le travail quelque chose de compliqué, d'un peu nuageux.

Ajoutons qu'on trouve, dans cette œuvre, de hautes envolées philosophiques et morales dignes de l'élévation de pensées de son auteur.

J. BRETON

LA CRISE DE LA SCIENCE ÉCONOMIQUE

La question sociale est un fait contemporain très inquiétant et dont personne ne peut se désintéresser. Malgré les efforts tentés par tous les partis politiques pour la résoudre, il est de fait qu'elle se complique de plus en plus, que l'antagonisme entre patrons et ouvriers, entre capital et travail va sans cesse augmentant.

Nous pensons que la doctrine spirite a son mot à dire dans ce débat, et il nous a semblé à propos de prendre dans notre *Revue* une part plus active que par le passé dans la discussion de cet important problème, de soumettre à la critique les divers systèmes et de présenter au public les solutions que le spiritisme peut fournir aux problèmes sociaux.

A cet effet, nous commençons par donner à nos lecteurs le suivant aperçu sur la position actuelle de la question et sur les principales solutions à l'ordre du jour. Le problème est posé, la discussion est ouverte.

N. D. L. R.

L'économie politique a fait un certain bruit dans le monde au XVIIIe siècle. Quoique cette science fût encore bien jeune, elle contribua, dans une large mesure, à provoquer et à diriger la Révolution dans sa première étape : l'étape qui fut généreuse et libérale.

Pendant les trois premiers quarts du XIXe siècle, la science économique continua de jouir d'une certaine considération, et l'on peut affirmer que les progrès réalisés pendant cette période ont eu pour principale cause l'ap-

plication partielle qui fut faite des principes économiques, c'est-à-dire la liberté relative dont jouirent le commerce, l'industrie et le travail.

On pourrait même soutenir que la prospérité a été plus ou moins accentuée, plus ou moins rapide dans les divers pays, en raison du plus ou moins de liberté dont ils ont joui.

Mais dans le dernier quart du XIXe siècle, l'économie politique est tombée en discrédit, tant au point de vue théorique qu'au point de vue pratique.

En pratique, le régime protectionniste, que l'on considérait comme mourant, est ressuscité et a été remis en vigueur, avec plus ou moins d'intensité, dans la plupart des pays civilisés, si bien que l'Angleterre, la citadelle du libre-échange, en est arrivée à se demander si elle n'avait pas fait fausse route et s'il n'y avait pas lieu, pour elle aussi, de revenir à ses anciens errements.

Le protectionnisme d'en haut — au profit des propriétaires et des capitalistes — a donné naissance au protectionnisme d'en bas, le socialisme, — en faveur des ouvriers, — qui se manifeste dans les faits sous la forme d'une législation dite sociale, de plus en plus touffue.

Les gens pressés de généraliser, ceux qui prennent le succès immédiat, ou seulement apparent, d'une doctrine pour le critérium de la vérité, jugeront, d'après l'expansion du protectionnisme et du socialisme, que dans cette direction est le vrai, que la science économique est morte ou bien près de rendre le dernier soupir, que les principes sont faux, sa doctrine néfaste.

C'est bien effectivement ce qui arrive.

En théorie, ce n'est pas seulement sur quelques points de détail que les dissidences se sont produites dans le domaine économique, ce sont les principes fondamentaux eux-mêmes qui ont été — non pas critiqués, discutés méthodiquement, impartialement — mais niés et rejetés sans aucune forme de procès.

Ce ne sont plus seulement les protectionnistes et les socialistes qui réprouvent les principes économiques, mais les professeurs mêmes de ladite science ; au point que l'un d'eux a pu écrire, ce que beaucoup pensent :

« Aucun économiste moderne de réputation n'enseigne que la concurrence absolument libre, soit entre individus, soit entre nations, est une règle qui devrait être observée en tous temps et en tous lieux, ou seulement qui réclame d'être observée dans un temps ou un lieu quelconque. » (W. J. Ashley : *Surveys historic and economic*, p. 371).

En théorie comme en pratique, voilà donc l'économie politique condamnée par des gens qui devraient être les premiers à la défendre, puisqu'ils sont payés pour cela par l'État ! Peut-on imaginer une condamnation plus autorisée ?

Cependant tout le monde ne s'incline pas encore devant cette sentence. Il y a des gens prudents, qui ne veulent pas juger un mouvement social sur ses seuls effets immédiats ; qui trouvent qu'un quart de siècle d'expérience socialistico-protectionniste est une période trop courte pour que l'on puisse porter un jugement motivé sur ses résultats prochains et lointains ;

qui estiment que les considérants du jugement prononcé ne sont ni assez nombreux ni assez probants pour justifier la condamnation.

Il y a donc lieu, nous semble-t-il, d'étudier la crise que traverse la science économique, de soumettre les principes de cette science à un nouvel examen approfondi, d'examiner les critiques que lui adressent les écoles adverses et les théories qu'elles proposent elles-mêmes.

Ce n'est pas dans quelques pages de *revue* que l'on peut traiter à fond une question si étendue et si complexe ; aussi n'avons-nous pas cette prétention ; nous voulons seulement essayer de bien poser le problème, c'est-à-dire d'établir les principes fondamentaux de l'économique, d'exposer les principales critiques qu'on leur oppose et les principes que l'on veut mettre à la place.

Les principales écoles anti-économiques sont au nombre de trois : le protectionnisme, le socialisme et l'anarchisme. Après l'exposition des principes économiques, nous passerons en revue les principes de ces trois écoles et nous les comparerons aux principes de l'école économique, la plus ancienne, et l'objet des attaques des trois autres.

Les principes économiques.

La science économique repose toute sur le principe de l'harmonie naturelle des intérêts humains.

Le monde social, enseignent les économistes, est régi par des lois *naturelles*, c'est-à-dire par des lois dérivant de la nature des éléments qui le composent : hommes et choses.

Ces lois sont analogues — non identiques — à celles qui régissent le monde inorganique et le monde organique.

Elles sont indépendantes de la volonté humaine. Les hommes peuvent enfreindre ces lois, mais non sans subir les conséquences funestes de leur infraction, c'est-à-dire sans éprouver des souffrances physiques ou morales qui les obligent à rentrer tôt ou tard dans la voie naturelle, sous peine de mort.

Les sociétés humaines peuvent donc faire l'objet d'une science, comme l'astronomie, la physique, la botanique, la zoonomie.

Cette science a été appelée économie *politique*, pour la distinguer de l'économie *domestique*, mais on peut lui en donner un autre si l'on y tient ; non pas *sociologie*, qui veut dire discours, *description* de la société, mais, par exemple, *socionomie*, — quoique ce nom ne soit pas plus correct que sociologie — qui signifie *explication* de la société.

Nous avons dit que l'harmonie naturelle des intérêts était la base de la science économique.

Qu'est-ce que les intérêts ?

L'homme éprouve des besoins physiques, intellectuels et moraux, qu'il doit satisfaire sous peine de souffrance ou même de mort. La satisfaction de ces besoins, voilà l'intérêt de l'être humain.

Puisque les besoins physiques ne sont pas les seuls besoins humains,

l'intérêt *matériel* n'est pas le seul moteur et recteur de l'activité humaine à l'exclusion de tous autres, comme on reproche, — peut-être de bonne foi, mais à tort, — aux économistes de le soutenir.

L'intérêt matériel est seulement le premier des motifs, le principal, il est même la condition et la règle des autres. C'est ce que l'on a toujours entendu en disant que la charité bien ordonnée commence par soi-même, et que ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Les besoins et les instincts humains sont si bien ordonnés par la nature pour que l'homme soit sociable, que, sans le vouloir, sans le savoir, comme si une main invisible les dirigeait, les hommes, en suivant leur intérêt personnel, contribuent à l'intérêt social.

L'ordre social est la résultante de ce concours inconscient des intérêts particuliers.

La loi de l'intérêt individuel — et par conséquent social — peut se formuler en deux mots : minimum d'effort pour obtenir maximum d'effet. « Obtenir la plus grande augmentation possible de jouissances pour la plus grande diminution possible de dépenses. » (Quesnay.)

La nature produit des choses dont les unes sont utiles à l'homme, d'autres inutiles, d'autres nuisibles. A lui de multiplier les unes à l'exclusion des autres. C'est ce qu'il fait par le travail.

Pour peu que les besoins soient développés et que le travail soit divisé, les hommes sont obligés de recourir à l'échange pour se procurer les objets propres à satisfaire leurs divers besoins.

Quelle sera la loi de l'échange ? Une loi humaine promulguée par un prêtre ou un législateur ? Sur quelle base pourrait-on la faire reposer ? Heureusement, la nature y a pourvu.

L'offre et la demande, voilà la loi naturelle de l'échange.

Cette loi n'a pas été inventée et imposée au genre humain par les économistes, comme le disent si spirituellement leurs adversaires : elle a existé de tout temps et elle existera tant qu'il y aura des hommes, car elle tire son origine de la nature humaine.

Cette loi régit tous les rapports sociaux. Elle s'applique aux rapports des ouvriers avec les patrons aussi bien qu'à ceux de tout vendeur avec l'acheteur d'un produit ou service quelconque.

A ce point de vue, le travail est une marchandise, ce qui ne veut pas dire que le travailleur en soit une aussi.

La loi d'offre et demande ne régit pas seulement les échanges des produits et des services, mais encore la production qui, d'ailleurs, se ramène au fond à l'échange.

C'est sous sa direction que le travail et le capital se dirigent vers la production de l'objet utile plus demandé qu'offert et se détournent de celle de l'objet plus offert que demandé.

De là résulte l'équilibre social en tout et partout; équilibre entre la production et la consommation, équilibre entre les divers besoins et les divers moyens de les satisfaire.

De ce que les rapports économiques et sociaux des hommes sont naturellement harmoniques, de ce que, comme l'a dit la sagesse des peuples, *il mondo va da sè*, il suit qu'il n'y a qu'à la laisser parcourir la voie que la nature lui a tracée. De là l'axiome des économistes: *laissez faire, laissez passer*.

Pourtant, l'homme ne peut-il pas se tromper, mal entendre son véritable intérêt? Indubitablement: s'il était infaillible, il ne serait pas homme.

Mais : 1° il ne se trompe pas gravement et son erreur ne dure pas longtemps ; s'il est laissé à lui-même, il voit, sent, souffre de son erreur, et il la rectifie.

2° Si, pour se préserver de l'erreur, il se met sous la tutelle et la direction d'une autorité extérieure, celle-ci sent, voit, sait moins bien, et d'autant moins que ceux qui détiennent cette autorité — prêtres ou légistes — ont toujours été séquestrés du monde et sont, par conséquent, plus ignorants que tous autres des nécessités et des réalités de la vie pratique.

Ces directeurs sont donc plus capables d'égarer l'intérêt personnel et de l'empêcher de retrouver la bonne voie quand, accidentellement, il en est sorti, que de la lui indiquer.

« L'intérêt particulier, abandonné à lui-même, produira toujours plus sûrement le bien général que les opérations du Gouvernement, toujours fautives et nécessairement dirigées par une théorie vague et incertaine. » (Turgot).

Il semblerait résulter de ces considérations que les gouvernements n'ont pas de raison d'être et qu'il n'en faut pas.

Toutefois, les économistes ne vont pas si loin. Ils admettent un pouvoir supérieur chargé d'éclairer le peuple, de le redresser quand il s'égare. Mais ils ne veulent qu'un minimum de gouvernement. De là leur seconde maxime : *Pas trop gouverner*, qui corrige ce que la première : *Laisser faire, laisser passer*, pourrait avoir de trop absolu, de trop rigide.

Le gouvernement enseigne et fait observer les lois naturelles ; il est administrateur, tuteur, il n'est pas *légis-facteur* : comme l'enseignent les physiocrates, les lois positives ne sont que des *ordonnances* destinées à assurer l'application des lois naturelles.

Les attributions de l'État se trouvent ainsi réduites à :

1° Rapports *extérieurs* d'une société donnée avec les autres, donnant lieu aux services d'armée, marine et diplomatie ;

2° Rapports *intérieurs* des membres de la société entre eux donnant lieu aux services de *a*) répression des atteintes aux lois naturelles (justice et police), *b*) prévention de ces atteintes (éducation publique).

Le gouvernement économique est un despotisme, non pas d'homme à homme, de prince à peuple, le vrai et bon despote, c'est la loi naturelle. Le souverain, individuel ou collectif, n'est que l'instrument de cette loi.

Les concessions faites à l'État par les économistes sont évidemment en contradiction avec leurs principes. Si les lois sont naturelles, si l'intérêt social naît des intérêts individuels, si chacun est le meilleur juge de ses

intérêts et, par conséquent, de l'intérêt social, il est clair que l'État n'a aucunement à intervenir dans les rapports sociaux.

Les économistes ont-ils eu raison de donner cette entorse à leurs principes? Les anarchistes ne le pensent pas. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce point. Tout ce que nous dirons, c'est que, si seulement l'idéal des économistes : *pas trop gouverner et pas légiférer du tout* était réalisé, nous nous estimerions fort heureux. C'est pourquoi nous nous y tenons, faute de mieux.

La loi de l'offre et de la demande n'est pas acceptée sans contestation et sans restriction par les adversaires de la science économique. On lui reproche d'être injuste et d'être la source de toutes les iniquités sociales.

La liberté du commerce, de l'industrie et surtout du travail, dit-on, n'est loyale et même possible qu'autant que les conditions initiales de la lutte sont égales, que les combattants (individus ou nations) sont de même force.

Or, les conditions ne sont pas égales entre une nation riche et une nation pauvre, entre une industrie naissante dans un pays et celle qui est arrivée à l'état adulte dans un autre, entre le patron qui est riche et l'ouvrier qui est pauvre.

Dans la lutte pour l'existence, la loi de l'offre et de la demande livre sans défense le faible au fort; le travail surtout est victime de cette loi et devient la proie du capital. La lutte entre le riche et le pauvre, l'employeur et l'employé est le voyage du pot de terre en compagnie du pot de fer.

Voilà l'objection dans toute sa force. Voici la réponse que font, ou du moins que peuvent faire les économistes.

Si l'égalité était nécessaire, il faudrait désespérer de toute justice, car l'égalité absolue est une pure utopie et l'égalité relative, quelque minime que soit l'inégalité, ne soulèvera pas moins de mécontentement que l'égalité absolue. Supposez que l'égalité absolue soit établie aujourd'hui, elle sera rompue demain. Quoi que l'on fasse, il y aura toujours des inégalités et, par suite, des victimes, s'il est vrai que les rapports sociaux se réduisent à la lutte.

Mais là est la question. L'échange, l'étalon de tous les rapports sociaux, est-il une lutte? Non. Les rapports sociaux ne sont pas des batailles. L'échange, — sans excepter celui de la main-d'œuvre contre le salaire — n'est pas un *combat*, mais tout l'opposé, un *débat* qui se résout dans un contrat. Il n'y a là ni lutte, ni fort, ni faible.

Dans l'échange, chacun donnant le moins pour le plus, ce qu'il estime moins utile pour ce qu'il considère comme nécessaire ou plus utile, les deux contractants gagnent à ce jeu, tandis que la guerre est ruineuse, souvent pour le vainqueur autant que pour le vaincu.

Au surplus, supposé même que l'échange soit une lutte, le remède est à côté du mal, ce remède, c'est la concurrence, tant vilipendée par ceux qui ne la comprennent pas.

La concurrence découle naturellement de la loi de l'offre et de la demande. Elle a pour effet, — supposé que le fort veuille et puisse abuser de son pré-

tendu droit, — de l'empêcher d'imposer à son partenaire des conditions arbitraires.

Quand un produit de l'industrie humaine est plus demandé qu'offert, son prix s'élève et le profit du producteur augmente. Aussitôt, des concurrents dirigent leurs capitaux et leurs bras vers cette industrie et réduisent bien vite le profit à son taux normal.

Si un produit est plus offert que demandé, le mouvement inverse se manifeste : les producteurs les moins doués s'éloignent de cette industrie.

Dans les deux cas, l'équilibre se rétablit spontanément. Supprimez la concurrence, le désordre se maintient et augmente indéfiniment.

L'offre et la demande règlent les échanges.

La concurrence, sa fille, règle la production, elle en est à la fois le frein et l'aiguillon, elle la proportionne à la consommation.

Bien loin d'être naturellement *effrénée*, comme on le dit si souvent, la concurrence est précisément le frein.

Le désordre économique ne peut provenir que de deux causes artificielles : relâchement du frein, excitation de l'aiguillon. L'État seul peut faire ces opérations et il ne s'en prive pas. C'est donc lui, et non la nature, qu'il faut rendre responsable du désordre.

La société est un organisme en équilibre instable, comme tous les organismes. Cet équilibre se maintient de lui-même et se rétablit de lui-même quand il a été dérangé par une cause extérieure. Répétons-le : *Il mondo va da sè.*

(*à suivre*). ROUXEL

L'AU-DELA CONSOLATEUR

SONNET

Tu traînes ton boulet de mal et de faiblesse ;
La gangue de tes sens te tient comme un étau ;
Tu voudrais t'affranchir de leur chaîne : aussitôt
Elle t'étreint plus fort et le carcan te blesse.

Tu souffres dans le corps où le destin te laisse ;
Le fatal forgeron au sinistre marteau
Pour tes jours de douleur fabrique le couteau
Qui fait crier ta chair comme une diablesse.

Ecoute cependant la voix de ton esprit ;
Elle parle en secret dans le fond de ton être ;
A son appel divin un frisson te pénètre.

Regarde ! sur les cieux en flammes est écrit,
Soleil de l'au delà, flamboyant d'espérance,
Le verbe de la vie et de la délivrance.

Paris, janvier 1905. JULIEN LARROCHE.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de Mr Hans Kordon, avec une longue lettre et quelques poésies, un article paru dans le *Messager*. Ce compte rendu de la médiumnité de M. Hans Kordon et de sa femme est fort intéressant, mais nous ne voudrions pas le publier sans y ajouter quelques-unes des poésies écrites sous une inspiration évidemment occulte. Malheureusement, si les pensées transmises au cerveau de nos intelligents correspondants sont nobles et élevées, il n'en est pas de même de la poésie quant à sa forme, et nos lecteurs seraient en droit de se demander comment l'âme de grands poètes tels que Gœthe, Victor Hugo, Lamartine a pu oublier les règles les plus élémentaires de la rime et de la prosodie.

Tout en adressant nos sincères remerciements à M. Hans et à Mme Hélène Kordon, nous leur exprimons le vif regret de ne pouvoir publier leurs poésies avant que les Esprits qui les leur ont inspirées ne les aient complaisamment revues et corrigées.

***

Nous recevons de Mme A. Dayt, de Lyon, la lettre suivante que nous nous empressons d'insérer :

Au mois de septembre dernier (page 560 de la *Revue spirite*) nous faisions entendre un appel en faveur de la Crèche spirite à Lyon. Depuis la Crèche s'est ouverte aux familles et, le 7 novembre, le premier enfant y faisait son entrée ; le 5 de ce mois elle en comptait neuf.

C'est là un résultat d'initiative privée ! Nous espérons que nos adhérents doubleront en nombre afin que rien n'entrave l'effort tenté.

Vos temples à l'Eternel, ô vous qui connaissez la loi de survie, ce sont les monuments ouverts à l'enfant, à la jeunesse, au malade, au vieillard. Qu'ils s'élèvent enfin et disent bien haut la loi de vie qui régit l'Univers et fait, de la famille humaine, une famille de frères que le devoir relie pour adoucir leurs maux.

O femmes ! entendez toutes l'appel ! toutes vous fûtes mères un jour ! le voile de l'oubli fut mis sur votre front mais la lumière se fait sur le passé, le présent et l'avenir ! elle nous montre le devoir envers la femme, envers l'enfant ! Pour adoucir les plaies que creuse l'ignorance ouvrez pour nos enfants votre cœur et videz votre bourse ! videz aussi l'armoire du linge déjà mis et Dieu, chaude caresse et douce protection, fera à vos enfants, aux fils de vos enfants et l'amour réchauffera vos foyers et les leurs ! Oh! s'il vous plaît, recevez notre appel ! c'est le cri de tout cœur maternel à la vue du besoin d'un enfant, d'une mère.

Une Sœur spirite à toute femme.

Nous rappelons que les adhésions et les souscriptions se reçoivent au

Siège social de la Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche, place de la Croix-Rousse, 8, à Lyon (Rhône).

⁂

Nous recevons le premier numéro du *Bulletin de l'Église gnostique* qui paraît à Lyon 6, quai de l'Est.

⁂

Nous avons également reçu nombre de nouveaux organes spirites ou spiritualistes en toutes langues. Nous regrettons de n'avoir pas toujours des traducteurs qui nous mettraient au courant du mouvement spiritualiste du monde entier.

⁂

Reçu également un long article de M. Sigurd Trier, traducteur du *Livre des Médiums* en danois. Cet article fait l'historique du spiritisme en Danemark : il en sera rendu compte dans l'un des prochains numéros, ne pouvant le publier *in-extenso*.

⁂

Le Comité de lecture examine, en ce moment, le manuscrit que nous a envoyé Mme O. de Bézobrazow, que les Lecteurs de la *Revue* connaissent bien. Il sera fait un extrait de ce travail de notre éminente, autant que gracieuse collaboratrice, si nous ne pouvons l'insérer *in-extenso*.

NÉCROLOGIE

Mme Lacoste de Cambes (Gironde) nous fait part de la désincarnation de son compagnon d'épreuves, survenue à la suite d'une longue et douloureuse maladie. M. et Mme Leymarie connaissaient de longue date ces vaillants frères en spiritisme. La Rédaction de la *Revue* ne peut rester indifférente au départ de ce frère ; elle envoie à la digne compagne de Pierre Lacoste l'assurance de sa vive sympathie et à notre ami disparu l' « Au revoir » si consolant de tous les cœurs spirites.

⁂

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la désincarnation au Caire (Égypte) de M. Zarzecki, gendre de notre sœur, Mme Ostrowska, dont il partageait la foi en l'au-delà. Nous adressons à la famille nos fraternelles condoléances.

⁂

Le Médecin de Bruxelles publie, dans son numéro du 29 janvier, une partie du discours prononcé par M. le Dr H. Boucher sur la tombe de notre ami le poète Victor Mauroy. Nous reproduirons cet article *in-extenso* dans le numéro de mars.

Le Gérant : P. Leymarie.

Mayenne. — Imprimerie Ch. Colin.

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 46ᵉ édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Le Livre des Médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 37ᵉ édition. Prix : 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 38ᵉ édition. Prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12, 16ᵉ édition. Prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, un vol. in-12, 15ᵉ édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion, 2ᵉ édition. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la REVUE et les six ouvrages fondamentaux.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 23ᵉ édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires. 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent. ; par la poste 0 fr. 20 : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Les Fluides, 0 fr. 25.

Esquisses géologiques de la terre, 0 fr. 25.

EN VENTE : **Buste d'Allan Kardec**

Bronze de 0 m. 30 de hauteur : 60 francs. 0 m. 20 : 40 francs.

Portrait d'Allan Kardec. — Album		1 fr. 50
Grand portrait d'Allan Kardec, photogravure		1 fr. 50
2 Tableaux-gravures du Médium Fabre.	1 fr. 50 et	3 fr. 50
Portrait du Curé d'Ars et du Dʳ Demeure, chacun . .	depuis	1 fr. »
Tête de Christ du Médium Fabre : 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50 et 0 fr. 50.		
Photographies spirites, obtenues par William Crookes.	1 fr. et	1 fr. 50
3 dessins médianimiques de Victorien Sardou.	1 fr. 50, 2 fr. et	2 fr. 50

De Rochas (Colonel de), les frontières de la Science, 1ʳᵉ série, 2 fr. 50 ; 2ᵉ série..... 3 fr. 50.

Stainton Mosès (W.). Enseignements spiritualistes (Port payé)........................ 5 fr.

Rapport sur le spiritualisme, par le Comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. Traduit de l'anglais par le Dʳ Dusart, in-8° de 352 pages, port payé 5 fr.

Crowe (Mistress Catherine). Les Côtés obscurs de la Nature ou Fantômes et Voyants..... 5 fr

Grimard. Une échappée sur l'Infini, synthèse admirable de la philosophie spirite, son histoire depuis la haute antiquité................ 3 fr. 50

— La famille Hernadec, roman spiritualiste du plus haut intérêt...................... 2 fr. 50

Crookes (William). Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique, illustré. 3 fr. 50

Travaux d'un savant chimiste, membre du bureau de la Société Royale de Londres.

Sir Alfred Russell Wallace, savant naturaliste anglais. Les miracles et le moderne spiritualisme. Broché 10 fr., relié 12 fr. 50 (*Epuisé*).

Ouvrage in-18°, carré de 400 pages (orné du portrait de l'auteur) ; très belle édition.

M. Sage. Mme Piper et la société anglo-américaine pour les recherches psychiques. Préface de Flammarion............... 3 fr. 50

— La Zone frontière entre l'autre monde et celui-ci.............................. 3 fr. 50

Denis Léon). Après la mort. Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiques et expérimentales, ses conséquences morales. 2 fr. 50

Espérance (E. d'). Au pays de l'Ombre. 1 vol. de 360 pages, orné de 28 planches hors texte ; traduit de l'anglais par A. B.......... .... 4 fr.

XXX. — Trois dualités de l'espace : les Origines et les Fins, cosmogonie médianimique présentant un grand intérêt........................ 1 fr. 50

XXX. — Entretiens spirites. Communications spirites faisant suite aux Origines et les Fins. 2 fr.

Publications spirites et spiritualistes périodiques

Le Messager, journal bi-mensuel, à Liège (Belgique). — Union postale, 5 fr. par an.

La Tribune psychique, organe mensuel de la Société d'Etudes des phénomènes psychiques, 57, rue du faub. St-Martin, Paris, (10e) 5 fr. par an.

Annales des Sciences psychiques, paraissant tous les deux mois, dirigées par le Dr Dariex, 6, rue du Bellay, Paris. — 12 fr. par an.

La Vie d'Outre-Tombe, revue mensuelle de la fédération des groupes spirites de Charleroi (Belgique), chez M. Pouillard, 78, rue St-Charles à Jumet-Gohyssart.

La Lumière, revue mensuelle, 23, rue Poussin, Paris. — 6 fr. par an, Etranger, 7 fr.

Le Spiritualisme moderne, 36, rue du Bac, Paris, bi-mensuel, un an, 5 francs.

La Paix universelle. bi-mensuelle, 5, cours Gambetta, à Lyon. — 3 fr. par an.

Revue scientifique et morale du Spiritisme. Mensuelle. France, 10 fr. par an. Etranger, 12 fr. — 40, boulevard Exelmans, Paris.

Le Lotus bleu, revue théosophique mensuelle, 10, rue Saint-Lazare, Paris, 10 fr. par an.

L'Initiation, revue mensuelle, 5, rue de Savoie, Paris. — 10 fr. par an.

Revue du Monde invisible. Mensuel, 29, rue de Tournon, Paris. — France, 10 fr., Etranger, 12 fr.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy ; secrétaire, M. Thomas, rue du faubourg Saint-Jean, 25, à Nancy. France, 5 fr. Etranger, 6 fr.

Bulletin de l'Institut général psychologique, 14, rue de Condé, Paris. S'envoie aux membres de cette Société. 20 fr. par an.

La Revue du Bien, illustrée, Directeur Marc Legrand ; mensuelle, abonnement 6 fr., 110, rue du Bac, Paris.

Bulletin du Centre d'études psychiques de Marseille, 41, rue de Rome. — M. Anastay, Directeur.

Proceedings of the Society for psychical Research, Revue trimestrielle très importante, chaque numéro, formant un volume, 4 fr. 50 ; chez Kergan Paul, Trench, Trubner et Cie, Ludgate Hill, à Londres.

Light, journal hebdomadaire, 110, St-Marlin's Lane, W. C. London recommandé. — 13 fr. 50 par an.

Philosophical Journal, hebdomadaire, à San-Diégo, cal. (Etats-Unis). — 13 fr. par an.

La Science Astrale, revue consacrée à l'Etude pratique de l'astrologie, Directeur Ch. Barlet. Un an, 10 fr., étranger, 12 fr.

The Banner of Light, journal hebdomadaire, Boston, Mass., 9, Bosworth Street. — 13 fr. par an.

Revista Spirita, mensuelle ; directeur, M. S. Moura, à Bahia (Brésil),

Lumen, mens. Direct. Dr Quirition. López Gómez, Pantona, 51, Carrada (Espagne).

La Nueva Era. — Zuleta 18 ; Mexico.

La Revelacion, mensuel, calle San Fernando n° 34, à Alicante (Espagne). — Etranger, 7 pesetas 50 cents.

Verdade et Luz, mensuel, 6, rua do Lavapés, à Sao Paulo (Brésil).

Novo Sunce, mens. Direct. Dr Gustav Gaj, à Jastrebarsko (Hongrie).

Psychische Studien. journal mensuel, sous la rédaction du Professseur Maier, docteur en philosophie. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse 4. — Prix, 10 marks par an.

Zeitschrift für Spiritismus, journal hebdomadaire. Editeur et directeur. Fielgenhauer, Cologne. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse, 4, Prix, 6 marks par an.

Norgendœnringen, mens, Skien (Norwège).

Les Merveilles de la vie, directeur M. Vitolt Chlopicki, 30, rue Vilcza, à Varsovie.

Le Progrès spirite, mensuel, 5 fr. par an, étranger 6 fr. — 61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine).

La Vie nouvelle et philosophie de l'avenir, hebdomadaire, O. Courier, à Beauvais. — France, 10 fr., Union postale, 12 fr.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. — 1 dollar par an.

The Harbinger of light, mensuel, à Melbourne (Australie). — 8 fr. par an.

Light of Truth, journal hebdomadaire publié à Cincinnati, Ohio, 7.512 Race Street : C. Stowel, éditeur. — 1 dollar par an.

Luz y Union, directeur D.-J. Esteva Marata, Barcelona (Espagne).

L'Etincelle, organe de l'Union des églises, religieuse-libérale, directeur : l'abbé Julio, 111, rue Fontenay, à Vincennes (Seine). Abonnement 5 fr. Etranger 7 fr.

Le journal de Magnétisme parait tous les mois, sous la direction de M. H. Durville ; abonnement 10 francs par an pour l'Union postale ; 23, rue St-Merri — Paris — 4e arrondissement.

Revista Espirita, mensuelle, à Porto Allègre Rio Grande do Sub (Brésil).

La Fraternidad universal, mensuelle. Dir. fondat Ugarte à Buenos-Ayres.

A d'Onde Vamos, mens. Plaza Sotomayor, n° 3, à Valparaiso (Chili).

Reformador, mensuel, rua do Rosario, 97, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Constancia, revue hebdomadaire, directeur, P. M. Cosme Marino, rue Tucuman, 1736, à Buenos-Ayres (République Argentine). — 15 fr. par an.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN.